34135

L'ECOSSAISE,

COMEDIE.

Par Mr. HUME, traduite en Français.

VIENNE EN AUTRICHE,
Dans l'Imprimerie de GHELEN 1760.

ACTEURS.

Mrs. FABRICE, tenant un Caffé avec des Apartements.

LINDANE, Ecoſſaiſe.

MONROSE, Seigneur Ecoſſais.

LE LORD MURRAI.

POLLY, Suivante.

FREEPORT, *qu'on prononce* FRIPORT, gros négociant.

WASP, *Faiſeur de feuilles periodiques.*

LADY ALTON, *on prononce* LEDY.

IV. INTERLOCUTEURS, *qui viennent au Caffé.*

ANDRE, *Valet.*

Un Meſſager.

La Scène eſt à Londres.

L'ECOSSAISE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

(La Scène repréſente un Caffé & des chambres ſur les ailes; de façon qu'on peut entrer de plein-pied des apartements dans le Caffé.)

WASP, (*dans un coin, auprès d'une table ſur laquelle il y a une écritoire & du caffé; liſant la gazette.*)

QUe de nouvelles affligeantes! des graces répandües ſur plus de vingt perſonnes! aucune ſur moi! Cent guinées de gratification à un bas officier, parce qu'il a fait ſon devoir; le beau mérite! Une penſion à l'inventeur d'une machine qui ne ſert qu'à ſoulager des ouvriers! une à un pilote! des places à des gens de lettres! & à moi rien! encor-encor- & à moi rien. (*Il jette la gazette & ſe promène.*) Cependant, je rends ſervice à l'Etat, j'écris plus de feuilles que perſonne, je fais enchérir le papier-.... & à moi rien! - Je voudrais me venger de tous ceux à qui on croit du mérite. Je gagne déja quelque choſe à dire du mal, ſi je peux parvenir à en faire, ma fortune eſt faite. J'ai loué des ſots, j'ai dénigré les talents; à peine y a-t-il là de quoi vivre. Ce n'eſt pas à médire, c'eſt à nuire qu'on fait fortune.

(*au maître du Caffé.*)

Bon

Bon jour, Monſieur Fabrice, bon jour. Toutes les affaires vont bien, hors les miennes : - j'enrage.

FABRICE.

Mr. Waſp, Mr. Waſp, vous vous faites bien des ennemis.

WASP.

Oui, je crois que j'excite un peu d'envie.

FABRICE.

Non, ſur mon ame, ce n'eſt point du tout ce ſentiment - là que vous faites naître : écoutez ; j'ai quelque amitié pour vous ; je ſuis fâché d'entendre parler de vous comme on en parle. Comment faites-vous donc pour avoir tant d'ennemis, Mr. Waſp ?

WASP.

C'eſt que j'ai du mérite, Mr. Fabrice.

FABRICE.

Cela peut être, mais il n'y a encor que vous qui me l'ayez dit ; on prétend que vous êtes un ignorant ; cela ne me fait rien ; mais on ajoute que vous êtes malicieux, & cela me ſâche, car je ſuis bon homme.

WASP.

J'ai le cœur bon; j'ai le cœur tendre; je dis un peu de mal des hommes, mais j'aime toutes les femmes, Mr. Fabrice, pourvû qu'elles ſoient jolies: & pour vous le prouver, je veux abſolument que vous m'introduiſiez chez cette aimable perſonne qui loge chez vous, & que je n'ai pû encor voir dans ſon apartement.

FABRICE.

Oh pardy, Mr. Waſp, cette jeune perſonne-là n'eſt guères faite pour vous; car elle ne ſe vante jamais, & ne dit de mal de perſonne.

WASP.

Elle ne dit de mal de perſonne, parce qu'elle ne connait perſonne. - N'en ſeriez-vous point amoureux, mon cher Mr. Fabrice?

FABRICE.

Oh non; elle a quelque choſe de ſi noble dans ſon air, que je n'oſe jamais être amoureux d'elle: d'ailleurs ſa vertu.....

WASP.

WASP.

Ah ah ah ah, ſa vertu! . .

FABRICE.

Oui, qu'avez-vous à rire? eſt-ce que vous ne croyez pas à la vertu, vous? Voilà un équipage de campagne qui s'arrête à ma porte: un domeſtique en livrée qui porte une malle: c'eſt quelque Seigneur qui vient loger chez moi.

WASP.

Recommandez moi vite à lui, mon cher ami.

SCENE II.

Le Chevalier MONROSE, FABRICE, WASP.

MONROSE.

VOus êtes Monſieur Fabrice, à ce que je crois?

FABRICE.

A vous ſervir, Monſieur.

MONROSE.

Je n'ai que peu de jours à reſter dans cette ville. O Ciel! daigne m'y protéger.... Infortuné que je ſuis! .... On m'a dit que je ſerais mieux chez vous qu'ailleurs, que vous êtes un bon & honnête homme.

FABRICE.

Chacun doit l'être. Vous trouverez ici, Monſieur, toutes les commodités de la vie, un apartement aſſez propre, table d'hôte ſi vous daignez me faire cet honneur, liberté de manger chez vous, l'amuſement de la converſation dans le Caffé.

MONROSE.

Avez-vous ici beaucoup de locataires?

FABRICE.

Nous n'avons à préſent qu'une jeune perſonne, très belle & très vertueuſe.

WASP.

Eh oui, très vertueuſe, eh, eh.

FABRICE.

Qui vit dans la plus grande retraite.

MONROSE.

La jeuneſſe & la beauté ne ſont pas faites

faites pour moi: qu'on me prépare, je vous prie, un apartement où je puiſſe être en ſolitude.... Que de peines!... Y a-t-il quelque nouvelle intéreſſante dans Londres?

FABRICE.

Monſieur Waſp peut vous en inſtruire, car il en fait; c'eſt l'homme du monde qui parle & qui écrit le plus; il eſt très utile aux étrangers.

MONROSE (*en ſe promenant.*)

Je n'en ai que faire.

FABRICE.

Je vai donner ordre que vous ſoyez bien ſervi. (*il ſort.*)

WASP.

Voici un nouveau débarqué: c'eſt un grand ſeigneur ſans doute, car il a l'air de ne ſe ſoucier de perſonne. Mylord, permettez que je vous préſente mes hommages, & ma plume.

MONROSE.

Je ne ſuis point Mylord; c'eſt être un ſot de ſe glorifier de ſon titre, & c'eſt être un fauſſaire de s'arroger un titre

qu'on n'a pas. Je ſuis ce que je ſuis; quel eſt vôtre emploi dans la maiſon?

W A S P.

Je ne ſuis point de la maiſon, Mr., je paſſe ma vie au caffé, j'y compoſe des brochures, des feuilles: je ſers les honnêtes gens. Si vous avez quelque ami à qui vous vouliez donner des éloges, ou quelque ennemi dont on doive dire du mal, quelque auteur à protéger ou à décrier, il n'en coûte qu'une piſtole par paragraphe. Si vous voulez faire quelque connaiſſance agreable, ou utile je ſuis vôtre homme.

M O N R O S E.

Et vous ne faites point d'autre métier dans la ville?

W A S P.

Monſieur, c'eſt un très bon métier.

M O N R O S E.

Et on ne vous a pas encor montré en public, le cou décoré d'un collier de fer de quatre pouces de hauteur?

W A S P.

Voilà un homme qui n'aime pas la littérature.

SCE-

SCENE III.

WASP, (*ſe remettant à ſa table.*) *Pluſieurs perſonnes paraiſſent dans l'intérieur du Caffé.* MONROSE *avance ſur le bord du Théatre.*

MONROSE.

MEs infortunes ſont-elles aſſez longues, aſſez affreuſes? errant, proſcrit, condamné à perdre la tête dans l'Ecoſſe ma patrie: j'ai perdu mes honneurs, ma femme, mon fils, ma famille entière: une fille me reſte, errante comme moi, miſérable, & peut-être déshonorée; & je mourrai donc ſans être vengé de cette barbare famille de *Murrai* qui m'a perſécuté, qui m'a tout ôté, qui m'a rayé du nombre des vivants! car enfin, je n'exiſte plus; j'ai perdu juſqu'à mon nom, par l'arrêt qui me condamne en Ecoſſe; je ne ſuis qu'une ombre qui vient errer autour de ſon tombeau.

(*Un de ceux qui ſont entrés dans le Caffé frappant ſur l'épaule de* Waſp *qui écrit.*)

Eh bien, tu étais hier à la pièce nouvelle; l'auteur fut bien applaudi; c'eſt un jeune homme de mérite, & ſans fortune, que la nation doit encourager.

UN AUTRE.

Je me ſoucie bien d'une pièce nouvelle. Les affaires publiques me déſeſpèrent; toutes les denrées ſont à bon marché; on nage dans une abondance pernicieuſe; je ſuis perdu, je ſuis ruiné.

WASP, (*écrivant.*)

Cela n'eſt pas vrai, la pièce ne vaut rien; l'auteur eſt un ſot, & ſes protecteurs auſſi; les affaires publiques n'ont jamais été plus mauvaiſes; tout renchérit; l'Etat eſt anéanti; & je le prouve par mes feuilles.

UN SECOND.

Tes feuilles ſont des feuilles de chêne; la vérité eſt que le grand Turc arme puiſſament pour faire une deſcente à la Virginie, & que c'eſt ce qui fait tomber les fonds publics.

Le

Le Chevalier MONROSE (*toujours ſur le devant du théatre.*)

Le fils de Mylord Murrai me payera tous mes malheurs. Que ne puis-je au moins, avant de périr, punir par le ſang du fils toutes les barbaries du père!

UN TROISIEME INTERLOCUTEUR (*dans le fond.*)

La pièce d'hier m'a paru très bonne.

W A S P.

Le mauvais goût gagne; elle eſt déteſtable.

LE TROISIEME INTERLOCUTEUR.

Il n'y a de déteſtable que tes critiques.

LE SECOND.

Et moi je vous dis que les fonds baiſſent, & qu'il faut envoyer un autre Ambaſſadeur à la Porte.

W A S P.

Il faut ſifler la pièce qui réuſſit, & ne pas ſouffrir qu'il ſe faſſe rien de bon.

(*Ils parlent tous quatre en même tems.*)

UN INTERLOCUTEUR.

Va, s'il n'y avait rien de bon, tu perdrais le plus grand plaiſir de la ſatyre.

Le

Le cinquième Acte ſurtout, a de très grandes beautés.

LE SECOND INTERL.

Je n'ai pû me défaire d'aucune de mes marchandiſes.

LE TROISIEME.

Il y a beaucoup à craindre cette année pour la Jamaïque. Ces Philoſophes la feront prendre.

WASP.

Le quatrième & le cinquième acte ſont pitoyables.

MONROSE (*ſe retournant.*)

Quel ſabat!

LE PREMIER INTERL.

Le gouvernement ne peut pas ſubſiſter tel qu'il eſt.

LE TROISIEME INTERL.

Si le prix de l'eau des Barbades ne baiſſe pas, la patrie eſt perdüe.

MONROSE.

Se peut-il que toujours, & en tout pays, dès que les hommes ſont raſſemblés, ils parlent tous à la fois! quelle rage de parler, avec la certitude de n'être point entendu!

Mr.

Mr. FABRICE, (*arrivant avec une ſerviette.*)

Meſſieurs, on a ſervi; ſurtout, ne vous querellez point à table, ou je ne vous reçois plus chez moi. (*à Monroſe.*) Mr. veut-il nous faire l'honneur de venir dîner avec nous?

Le Chevalier MONROSE.

Avec cette cohüe? non, mon ami, faites moi aporter à manger dans ma chambre.

(*Il ſe retire; les ſurvenants ſortent pour dîner.* Waps *eſt toujours à la table où il écrit.* Fabrice *frappe à la porte de l'apartement de* Lindane.)

SCENE IV.

FABRICE, Madlle. POLLY, WAPS.

FABRICE.

MAdemoiſelle Polly, Mdlle. Polly!

POLLY.

Eh bien, qu'y a-t-il, nôtre cher hôte?

FABRI-

FABRICE.

Seriez-vous aſſez complaiſante pour venir dîner en compagnie?

POLLY.

Hélas je n'oſe, car ma maîtreſſe ne mange point: comment voulez-vous que je mange? Nous ſommes ſi triſtes!

FABRICE.

Cela vous égaïera.

POLLY.

je ne peux être gaïe, quand ma maîtreſſe ſouffre, il faut que je ſouffre avec elle.

FABRICE.

Je vous enverrai donc ſecretement ce qu'il vous faudra.

(Il ſort.)

WASP, *(ſe levant de ſa table.)*

Je vous ſuis, Mr. Fabrice. - Ma chère Polly, vous ne voulez donc jamais m'introduire chez vôtre maîtreſſe? vous rebutez toutes mes prières?

POLLY.

C'eſt bien à vous d'oſer faire l'amoureux d'une perſonne de ſa ſorte!

WASP.

Eh de quelle ſorte eſt-elle donc?

POLLY.

D'une ſorte qu'il faut reſpecter: vous êtes fait tout au plus pour les ſuivantes.

WASP.

C'eſt-à-dire que ſi je vous en contais, vous m'aimeriez?

POLLY.

Aſſurément non.

WASP.

Et pourquoi donc ta maîtreſſe s'obſtine-t-elle à ne me point recevoir, & que la ſuivante me dédaigne?

POLLY.

Pour trois raiſons; c'eſt que vous êtes bel eſprit, ennuyeux & méchant.

WASP.

C'eſt bien à ta maîtreſſe, qui languit ici dans la pauvreté, à me dédaigner.

POLLY.

Ma maîtreſſe pauvre! qui vous a dit cela, langue de vipère? ma maîtreſſe eſt très riche: ſi elle ne fait point de dépenſe, c'eſt qu'elle hait le faſte: elle eſt

vêtüe ſimplement par modeſtie : elle mange peu, c'eſt par régime ; & vous êtes un impertinent.

WASP.

Qu'elle ne faſſe pas tant la fière ! nous connaiſſons ſa conduite, nous ſçavons ſa naiſſance ; nous n'ignorons pas ſes avantures.

POLLY.

Quoi donc ? que connaiſſez-vous ? que voulez-vous dire ?

WASP.

J'ai partout des correſpondances.

POLLY.

O ciel ! cet homme peut nous perdre. Mr. Wasp, mon cher Mr. Wasp, ſi vous ſçavez quelque choſe, ne nous trahiſſez pas.

WASP.

Ah ah, j'ai donc deviné, il y a donc quelque choſe, & je ſuis le cher Mr. Wasp. Ah ça, je ne dirai rien ; mais il faut....

POLLY.

Quoi ?

WASP.

Il faut m'aimer.

POL-

POLLY.

Fy donc, cela n'eſt pas poſſible.

WASP.

Ou aimez-moi, ou craignez-moi, vous ſçavez qu'il y a quelque choſe.

POLLY.

Non, il n'y a rien, ſinon que ma maîtreſſe eſt auſſi reſpectable que vous êtes haïſſable: nous ſommes très à nôtre aiſe, nous ne craignons rien, & nous nous moquons de vous.

WASP.

Elles ſont très à leur aiſe: de là je conclus qu'elles manquent de tout: elles ne craignent rien, c'eſt-à-dire qu'elles tremblent d'être découvertes: ... Ah je viendrai à bout de ces avanturières, ou je ne pourrai.

(*Il ſort.*)

SCENE V.

LINDANE (ſortant de ſa chambre, dans un déshabillé des plus ſimples.)

POLLY.

LINDANE.

AH ma pauvre Polly, tu étais avec ce vilain homme de Wasp : il me donne toûjours de l'inquiétude : on dit que c'eſt un eſprit de travers, & un homme dangereux dont la langue, la plume & les démarches ſont également méchantes ; qu'il cherche à s'inſinuer partout pour faire le mal s'il n'y en a point, & pour l'augmenter s'il en trouve. Je ſerais ſortie de cette maiſon qu'il fréquente; ſans la probité & le bon cœur de nôtre hôte.

POLLY.

Il voulait abſolument vous voir, & je le rembarrais. . . .

LINDANE.

Il veut me voir, & Mylord Murrai n'eſt point venu ! il n'eſt point venu depuis deux jours !

POL-

POLLY.

Non, Madame; mais parce que Mylord ne vient point, faut-il pour cela ne dîner jamais ?

LINDANE.

Ah! ſouvien-toi ſurtout de lui cacher toujours ma misère, & à luy, & à tout le monde; je veux bien vivre de pain & d'eau, ce n'eſt point la pauvreté qui eſt intolérable, c'eſt le mépris: je ſçai manquer de tout, mais je veux qu'on l'ignore.

POLLY.

Hélas, ma chère maitreſſe, on s'en aperçoit aſſez en me voyant: pour vous, ce n'eſt pas de même; la grandeur d'âme vous ſoutient; il ſemble que vous vous plaiſiez à combattre la mauvaiſe fortune; vous n'en êtes que plus belle; mais moi je maigris à vûe d'œil: depuis un an que vous m'avez priſe à vôtre ſervice en Ecoſſe, je ne me reconnais plus.

LINDANE.

Il ne faut perdre ni le courage ni l'eſpérance: je ſupporte ma pauvreté, mais la tienne me déchire le cœur. Ma chère Polly, qu'au moins le travail de mes

mains ſerve à rendre ta deſtinée moins affreuſe ; n'ayons d'obligation à perſonne ; va vendre ce que j'ai brodé ces jours ci. (*Elle lui donne un petit ouvrage de broderie.*) Je ne réuſſis pas mal à ces petits ouvrages. Que mes mains te nourriſſent & t'habillent ; tu m'as aidée : il eſt beau de ne devoir nôtre ſubſiſtance qu'à nôtre vertu.

POLLY.

Laiſſez-moi baiſer, laiſſez moi arroſer de mes larmes ces belles mains, qui ont fait ce travail précieux. Oui, Madame, j'aimerais mieux mourir auprès de vous dans l'indigence, que de ſervir des Reines. Que ne puis-je vous conſoler !

LINDANE.

Hélas ! Mylord Murrai n'eſt point venu ! lui que je devrois haïr, lui le fils de celui qui a fait tous nos malheurs ! Ah ! le nom de Murrai nous ſera toujours funeſte : s'il vient, comme il viendra ſans doute, qu'il ignore abſolument ma patrie, mon état, mon infortune.

POL-

POLLY.

Sçavez-vous bien que ce méchant Wasp ſe vante d'en avoir quelque connaiſſance?

LINDANE.

Eh comment pourrait-il en être inſtruit, puisque tu l'ès à peine? Il ne ſçait rien, perſonne ne m'écrit, je ſuis dans ma chambre comme dans mon tombeau: mais il feint de ſçavoir quelque choſe pour ſe rendre néceſſaire. Garde-toi qu'il devine jamais ſeulement le lieu de ma naiſſance. Chère Polly, tu le ſçais, je ſuis une infortunée, dont le père fut proſcrit dans les derniers troubles, dont la famille eſt détruite: il ne me reſte que mon courage. Je t'ai ouvert mon cœur, mais ſonge que tu le perces du coup de la mort, ſi tu laiſſes jamais entrevoir l'état où je ſuis.

POLLY.

Et à qui en parlerais-je? je ne ſors jamais d'auprès de vous; & puis, le monde eſt ſi indifférent ſur les malheurs d'autrui!

LINDANE.

Il eſt indifférent, Polly, mais il eſt curieux, mais il aime à déchirer les bleſſures des infortunés : & ſi les hommes ſont compatiſſants avec les femmes, ils en abuſent ; ils veulent ſe faire un droit de nôtre misère ; & je veux rendre cette misère reſpectable. - Mais, hélas! Mylord Murrai ne viendra point ?

SCENE VI.

LINDANE, POLLY, FABRICE.
(avec une ſervictte.)

FABRICE.

PArdonnez - Madame - Mademoiſelle - je ne ſçai comment vous parler : - vous m'impoſez du reſpect. Je ſors de table pour vous demander vos volontés : - je ne ſçai comment m'y prendre.

LINDANE.

Mon cher hôte, croyez que toutes vos attentions me pénètrent le cœur ; que voulez-vous de moi?

FABRI-

FABRICE.

C'eſt moi qui voudrais bien que vous vouluſſiez avoir quelque volonté. Il me ſemble que vous n'avez point dîné hier.

LINDANE.

J'étais malade.

FABRICE.

Vous êtes plus que malade, - vous êtes triſte, - entre nous, pardonnez: - il paraît que vôtre fortune n'eſt pas comme vôtre perſonne.

LINDANE.

Comment, quelle imagination! je ne me ſuis jamais plainte de ma fortune.

FABRICE.

Non, vous dis-je, elle n'eſt pas ſi belle, ſi bonne, ſi déſirable que vous l'êtes.

LINDANE.

Que voulez-vous dire?

FABRICE.

Que vous touchez ici tout le monde, & que vous l'évitez trop. Ecoutez; je ne ſuis qu'un homme ſimple, qu'un homme du peuple; mais je vois tout vôtre mérite, comme ſi j'étais un homme de

la cour : ma chère Dame, un peu de ſociété, un peu de bonne chère : nous avons là-haut un vieux gentilhomme avec qui vous devriez manger.

LINDANE.

Moi, me mettre à table avec un inconnu !

FABRICE.

C'eſt un vieillard qui me paraît galant homme. Vous paraiſſez bien affligée, il paraît bien triſte auſſi ; deux afflictions miſes enſemble peuvent devenir une conſolation.

LINDANE.

Je ne veux, je ne peux voir perſonne.

FABRICE.

Souffrez au moins que ma femme vous faſſe ſa cour : daignez permettre qu'elle mange avec vous pour vous tenir compagnie. Souffrez quelques ſoins...

LINDANE.

Je vous rends grace avec ſenſibilité, mais je n'ai beſoin de rien.

FABRICE.

Oh je n'y tiens pas ; vous n'avez beſoin de rien, & vous manquez de tout.

LIN-

LINDANE.

Qui vous en a pû impoſer ſi témérairement?

FABRICE.

Pardon!

LINDANE.

Vous extravaguez, mon cher hôte.

FABRICE.

Va, ma pauvre Polly : il y a un bon dîner tout prêt dans le cabinet qui donne dans la chambre de ta maîtreſſe, je t'en avertis. Cette femme-là eſt incompréhenſible. Mais, qui eſt donc cette autre Dame qui entre dans mon caffé comme ſi c'était un homme? elle a l'air bien furibond.

POLLY.

Ah! ma chère maîtreſſe, c'eſt Myladi Alton, celle qui voulait épouſer Mylord: je l'ai vuë une fois roder près d'ici, c'eſt elle.

LINDANE.

Mylord ne viendra point, c'en eſt fait, je ſuis perdüe: pourquoi me ſuis-je obſtinée à vivre? (*Elle rentre.*

SCE-

SCENE VII.

LADY ALTON, (ayant traversé avec colère le théatre, & prenant FABRICE par le bras.)

SUivez-moi; il faut que je vous parle.

FABRICE.

A moi, Madame?

LADY ALTON.

A vous, malheureux.

FABRICE.

Quelle Diableſſe de femme!

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE I.

LADY ALTON, FABRICE.

LADY ALTON.

JE ne crois pas un mot de ce que vous me dites. Mr. le caffetier. Vous me mettez toute hors de moi même.

FABRICE.

Eh bien, Madame, revenez a vous.

LADY ALTON.

Vous m'oſez aſſurer que cette avanturière eſt une perſonne d'honneur, après qu'elle a reçu chez elle un homme de la Cour: vous devriez mourir de honte.

FABRICE.

Pourquoi, Madame? Quand Myord y eſt venu, il n'y eſt point venu en ſecret, elle l'a reçu en public, les portes de ſon apartement ouvertes, ma femme préſente, ſa ſuivante préſente. Vous pouvez mépriſer mon état, mais vous devez eſtimer ma probité; & quant à celle que vous

ap-

appellez une avanturière, ſi vous connaiſſiez ſes mœurs, vous les reſpecteriez.

LADY ALTON.

Laiſſez moi, vous m'importunez.

FABRICE.

Oh quelle femme! quelle femme!

LADY ALTON, (*à la porte de Lindane, & frappe rudement.*)

Qu'on m'ouvre.

SCENE II.

LINDANE, LADY ALTON.

LINDANE.

EH qui peut frapper ainſi? & que vois-je?

LADY ALTON.

Répondez-moi: Mylord Murrai n'eſt-il pas venu ici quelquefois?

LINDANE.

Que vous importe, Madame? & de quel droit venez-vous m'interroger? ſuis-je une criminelle? êtes-vous mon juge?

LADY ALTON.

Je ſuis vôtre partie: ſi Mylord vient encor vous voir, ſi vous flattez la paſſion

de

de cet infidèle, tremblez; renoncez à lui, ou vous êtes perdüe.

LINDANE.

Vos menaces m'affermiroient dans ma paſſion pour lui, ſi j'en avois une.

LADY ALTON.

Je vois que vous l'aimez, que vous vous laiſſez ſéduire par un perfide; je vois qu'il vous trompe, & que vous me bravez: mais ſachez qu'il n'eſt point de vengeance à laquelle je ne me porte.

LINDANE.

Eh bien, Madame, puiſqu'il eſt ainſi, je l'aime.

LADY ALTON.

Avant de me venger je veux vous confondre; tenez, connaiſſez le traitre, voilà les Lettres qu'il m'a écrites; voilà ſon portrait qu'il m'a donné.

LINDANE.

Qu'ai-je vû! malheureuſe,... Madame...

LADY ALTON.

Eh bien!...

LINDANE (*en rendant le portrait.*)

..... Je ne l'aime plus.

LADY

LADY ALTON.

Gardez vôtre réſolution & vôtre promeſſe: ſçachez que c'eſt un homme inconſtant, dur, orgueilleux, que c'eſt le plus mauvais caractère....

LINDANE.

Arrêtez, Madame; ſi vous continuiez à en dire du mal, je l'aimerais peut-être encore. Vous êtes venuë ici pour achever de m'ôter la vie; vous n'aurez pas de peine. C'en eſt fait; Allons cacher la dernière de mes douleurs.

(*Elle ſort.*)

SCENE III.

LADY ALTON, WASP.

LADY ALTON.

QUoi! être trahie, abandonnée pour cette petite créature! (*à Waſp*) Gazettier Littéraire, aprochez; m'avez-vous ſervie? avez-vous employé vos correſpondances? m'avez-vous obéïe? avez-vous découvert quelle eſt cette inſolente qui fait le malheur de ma vie?

WASP.

WASP.

J'ai rempli les volontés de vôtre grandeur ; je ſçai qu'elle eſt Ecoſſaiſe, & qu'elle ſe cache.

LADY ALTON.

Voilà de belles nouvelles!

WASP.

Je n'ai rien découvert de plus juſqu'à préſent.

LADY ALTON.

Eh en quoi m'as-tu donc ſervie ?

WASP.

Quand on découvre peu de choſe, on ajoûte quelque choſe, & quelque choſe avec quelque choſe fait beaucoup. J'ai fait une hypothèſe.

LADY ALTON.

Comment, pédant ! une hypothèſe !

WASP.

Oui, j'ai ſuppoſé qu'elle eſt mal-intentionnée contre le Gouvernement.

LADY ALTON.

Ce n'eſt point ſuppoſer, rien n'eſt poſé plus vrai : elle eſt très mal-intentionnée, puis qu'elle veut m'enlever mon amant.

WASP.

Vous voyez bien que dans un tems de trouble, une Ecoſſaiſe qui ſe cache eſt une ennemie de l'Etat.

LADY ALTON.

Je ne le vois pas; mais je voudrais que la choſe fût.

WASP.

Je ne le parierais pas, mais j'en jurerais.

LADY ALTON.

Et tu ſerais capable de l'affirmer?

WASP.

Je ſuis en rélation avec des perſonnes de conſéquence. Je connais fort la maîtreſſe du valet de chambre d'un premier commis du Miniſtre : je pourrais même parler aux laquais de Mylord vôtre amant, & dire que le père de cette fille, en qualité de mal-intentionné, l'a envoyée à Londres comme mal-intentionnée. Je ſuppoſe-

poſerais même que le père eſt ici. Voyez-vous ? cela pourrait avoir des ſuites, & on mettrait vôtre rivale en priſon.

LADY ALTON.

Ah ! je reſpire ; les grandes paſſions veulent être ſervies par des gens ſans ſcrupule ; je n'aime ni les demi-vengeances, ni les demi-fripons ; je veux que le vaiſſeau aille à pleines voiles, ou qu'il ſe priſe. Tu as raiſon ; une Ecoſſaiſe qui ſe cache dans un temps où tous les gens de ſon pays ſont ſuſpects, eſt ſurement une ennemie de l'Etat. Je croyais que tu n'étais qu'un barbouilleur de papier, mais je vois que tu as en effet des talents. Je t'ai déja récompensé ; je te récompenſerai encore. Il faudra m'inſtruire de tout ce qui ſe paſſe ici.

WASP.

Madame, je vous conſeille de faire uſage de tout ce que vous ſçaurez, & même de ce que vous ne ſçaurez pas. La vérité a beſoin de quelques ornements ;

le menſonge peut être vilain, mais la fiction eſt belle ; qu'eſt-ce, après tout, que la vérité ? la conformité à nos idées: or ce qu'on dit eſt toûjours conforme à l'idée qu'on a quand on parle ; ainſi il n'y a point proprement de menſonge.

LADY ALTON.

Tu me parais ſubtil : il ſemble que tu ayes étudié à St. Omer *. Va, di-moi ſeulement ce que tu découvriras, je ne t'en demande pas davantage.

* Autrefois on envoyait pluſieurs enfans faire leurs études au collège de St. Omer.

SCENE IV.

LADY ALTON, FABRICE.

LADY ALTON.

VOilà, je l'avoüe, le plus impudent, & le plu lâche coquin qui ſoit dans les

les trois royaumes. Nos dogues mordent par inſtinct de courage, & lui par inſtinct de baſſeſſe ; il me ferait, je crois, haïr la vengeance. Je ſens que je prendrai contre lui le parti de ma rivale : elle a dans ſon état humble une fierté qui me plait : elle eſt décente ; on la dit ſage ; mais elle m'enlève mon amant, il n'y a pas moyen de pardonner. (*à Fabrice qu'elle aperçoit agiſſant dans le Caffé.*) Adieu, mon maître, faiſons la paix ; vous êtes un honnête homme, vous ; mais vous avez dans vôtre maiſon un vilain grifonneur.

FABRICE.

Bien des gens m'ont déja dit, Madame, qu'il eſt auſſi méchant que Lindane eſt vertueuſe & aimable.

LADY ALTON.

Aimable ! tu me perces le cœur.

SCENE V.

Mr. FRIPORT, (vétu ſimplement, mais proprement, avec un large chapeau) FABRICE.

FABRICE.

AH! Dieu ſoit béni, vous voilà de retour, Mr. Friport; comment vous trouvez-vous de vôtre voyage à la Jamaïque?

Mr. FRIPORT.

Fort bien, Mr. Fabrice. J'ai gagné beaucoup, mais je m'ennuïe. (*au garçon du Caffé.*) Eh! du chocolat; les papiers publics: on a plus de peine à s'amuſer qu'à s'enrichir.

FABRICE.

Voulez-vous les feuilles de Waſp?

FRIPORT.

Non, que m'importe ce fatras? Je me ſoucie bien qu'une araignée dans le coin d'un mur marche ſur ſa toile pour ſuc-

ſuccer le ſang des mouches ! Donnez les gazettes ordinaires. Qu'y-a-t-il de uouveau dans l'Etat ?

FABRICE.

Rien pour le préſent.

FRIPORT.

Tant mieux ; moins de nouvelles, moins de ſottiſes. Comment vont vos affaires, mon ami ? Avez-vous beaucoup de monde chez vous ? Qui logez-vous à préſent ?

FABRICE.

Il eſt venu ce matin un vieux gentilhomme qui ne veut voir perſonne.

FRIPORT.

Il a raiſon : les hommes ne ſont pas bons à grand'choſe, fripons ou ſots : voilà pour les trois quarts ; & pour l'autre quart il ſe tient chez ſoi.

FABRICE.

Cet homme n'a pas même la curioſité de voir une femme charmante que nous avons dans la maiſon.

FRIPORT.

Il a tort. Et quelle eſt cette femme charmante ?

FABRICE.

Elle eſt encor plus ſingulière que lui; il y a quatre mois qu'elle eſt chez moi, & qu'elle n'eſt pas ſortie de ſon apartement; elle s'appelle Lindane, mais je ne crois pas que ce ſoit ſon véritable nom.

FRIPORT.

C'eſt ſans doute une honnête femme, puiſqu'elle loge ici.

FABRICE.

Oh! elle eſt bien plus qu'honnête, elle eſt belle, pauvre & vertueuſe: entre nous, elle eſt dans la dernière miſère, & elle eſt fière à l'excès.

FRIPORT.

Si cela eſt, elle a bien plus tort que vôtre vieux gentilhomme.

FABRICE.

Oh point; ſa fierté eſt encor une vertu de plus; elle conſiſte à ſe priver du néceſſaire, & à ne vouloir pas qu'on le ſache: elle travaille de ſes mains pour gagner de quoi me payer, ne ſe plaint jamais, dévore ſes larmes; j'ai mille peines à lui faire garder pour ſes beſoins l'argent

de

de ſon loyer ; il faut des ruſes incroyables pour faire paſſer juſqu'à elle les moindres ſecours ; je lui compte tout ce que je lui fournis, à moitié de ce qu'il coûte : quand elle s'en aperçoit, ce ſont des querelles qu'on ne peut apaiſer, & c'eſt la ſeule qu'elle ait eu dans la maiſon : enfin, c'eſt un prodige de malheur, de nobleſſe & de vertu : elle m'arrache quelquefois des larmes d'admiration & de tendreſſe.

FRIPORT.

Vous êtes bien tendre ; je ne m'attendris point, moi ; je n'admire perſonne, mais j'eſtime... Ecoutez, comme je m'ennuïe, je veux voir cette femme-là, elle m'amuſera.

FABRICE.

Oh ! Mr. elle ne reçoit preſque jamais de viſites. Nous avions un Mylord qui venoit quelquefois chez elle, mais elle ne voulait point lui parler ſans que ma femme y fût préſente : depuis quelque temps il n'y vient plus, & elle vit plus retirée que jamais.

FRIPORT.

J'aime les Perſonnes de cette humeur,

je hais ſa cohüe auſti-bien qu'elle; qu'on me la faſſe venir; où eſt ſon apartement?

FABRICE.

Le voici de plain-pied au caffé.

FRIPORT.

Allons, je veux entrer.

FABRICE.

Cela ne ſe peut pas.

FRIPORT.

Il faut bien que cela ſe puiſſe; où eſt la difficulté d'entrer dans une chambre? Qu'on m'apporte chez elle mon chocolat & les gazettes. (*Il tire ſa montre.*) Je n'ai pas beaucoup de temps à perdre, mes affaires m'appellent à deux heures.

(*Il enfonce la porte.*)

SCENE V.

LINDANE (*paraiſſant toute effrayée,*) POLLY *la ſuit.* Mr. FRIPORT, Mr. FABRICE.

LINDANE.

EH mon Dieu! qui entre ainſi chez moi avec tant de fracas! Monſieur, vous me

me paraiſſez peu civil, & vous devriez reſpecter davantage ma ſolitude & mon ſexe.

FRIPORT.

Pardon.- (*à Fabrice.*) Qu'on m'apporte mon chocolat, vous dis-je.

FABRICE.

Oui, Mr. ſi Madame le permet.

(FRIPORT *s'aſſied près d'une table, lit la gazette, & jette un coup d'œil ſur* Lindane *& ſur* Polly : *il ôte ſon chapeau & le remet.*)

POLLY.

Cet homme me paraît familier.

FRIPORT.

Madame, pourquoi ne vous aſſeïez-vous pas quand je ſuis aſſis?

LINDANE.

Mr. c'eſt que vous ne devriez pas l'être, c'eſt que je ſuis très étonnée, c'eſt que je ne reçois point de viſite d'un inconnu.

FRIPORT.

Je ſuis très connu; je m'appelle Friport, loyal négociant, riche; informez vous de moi à la bourſe.

LIN-

LINDANE.

Mr., Je ne connais perſonne en ce pays-là, & vous me feriez plaiſir de ne point incommoder une femme à qui vous devez quelques égards.

FRIPORT.

Je ne prétends point vous incommoder; je prends mes aiſes, prennez les vôtres; je lis les gazettes, travaillez en tapiſſerie, & prenez du chocolat avec moi, ou ſans moi, comme vous voudrez.

POLLY.

Voilà un étrange original!

LINDANE.

O ciel! quelle viſite je reçois! Cet homme bizarre m'aſſaſſine, je ne pourrai m'en défaire, comment Mr. Fabrice a-t-il pû ſouffrir cela? Il faut bien s'aſſeoir. (*Elle s'aſſied, & travaille à ſon ouvrage.*

(*Un garçon apporte du chocolat*; Friport *en prend ſans en offrir; il parle & boit par repriſes.*)

FRIPORT.

Ecoutez. Je ne ſuis pas homme à compliments; on m'a dit de vous-le plus grand

grand bien qu'on puiſſe dire d'une femme-vous êtes pauvre & vertueuſe-mais on ajoûte que vous êtes fière-& cela n'eſt pas bien.

POLLY.

Et qui vous a dit tout cela Monſieur?

FRIPORT.

Parbleu, c'eſt le maître de la maiſon, qui eſt un très galant homme, & que j'en crois ſur ſa parole.

LINDANE.

C'eſt un tour qu'il vous joüe; il vous a trompé, Monſieur, non pas ſur la fierté, qui n'eſt que le partage de la vraye modeſtie; non pas ſur la vertu, qui eſt mon premier devoir; mais ſur la pauvreté, dont il me ſoupçonne. Qui n'a beſoin de rien n'eſt jamais pauvre.

FRIPORT.

Vous ne dites pas la vérité, & cela eſt encor plus mal que d'être fière: je ſçai mieux que vous que vous manquez de tout, & quelquefois même vous vous dérobez un repas.

POLLY.

C'eſt par ordre du médecin.

FRIPORT.

Taiſez vous ; eſt-ce que vous êtes fière auſſi, vous?

POLLY.

Oh l'original! l'original!

FRIPORT.

En un mot, ayez de l'orgueil ou non, peu m'importe. J'ai fait un voyage à la Jamaïque, qui m'a valu cinq mille guinées ; je me ſuis fait une loi, (& ce doit être celle de tout bon Chrêtien) de donner toûjours le dixième de ce que je gagne ; c'eſt une dette que ma fortune doit payer à l'état malheureux où vous êtes - - oui, où vous êtes, & dont vous ne voulez pas convenir. Voilà ma dette de cinq cent guinées payée ; point de remerciement, point de reconnaiſſance ; gardez l'argent et le ſecret.

(*Il jette une groſſe bourſe ſur la table.*)

POLLY.

Ma foi, ceci eſt bien plus original encore.

LINDANE, (*ſe levant & ſe détournant.*)

Je n'ai jamais été ſi confondüe. Hélas

las! que tout ce qui m'arrive m'humilie! quelle généroſité! mais quel outrage!

FRIPORT (*continuant à lire les gazettes, & à prendre ſon chocolat.*)

L'impertinent gazettier! le plat animal! peut-on dire de telles pauvretés avec un ton ſi emphatique? *Le Roi eſt venu en haute perſonne.* Eh malotru! qu'importe que ſa perſonne ſoit haute ou petite? Di le fait tout rondement.

LINDANE (*s'aprochant de lui.*)

Monſieur . . .

FRIPORT.

Eh bien?

LINDANE.

Ce que vous faites pour moi me ſurprend plus encor que ce que vous dites; mais je n'accepterai certainement point l'argent que vous m'offrez: il faut vous avoüer que je ne me crois pas en état de vous le rendre.

FRIPORT.

Qui vous parle de le rendre?

LINDANE.

Je reſſens juſqu'au fond du cœur toute la vertu de vôtre procédé, mais la mienne

enne ne peut en profiter; recevez mon admiration; c'eſt tout ce que je puis.

POLLY.

Vous êtes cent fois plus ſingulière que lui. Eh! Madame, dans l'état où vous êtes, abandonnée de tout le monde, avez-vous perdu l'eſprit, de refuſer un ſecours que le ciel vous envoye par la main du plus bizarre & du plus galant homme du monde?

FRIPORT.

Eh que veux-tu dire, toi? En quoi ſuis-je bizarre?

POLLY.

Si vous ne prenez pas pour vous, Madame, prenez pour moi; je vous ſers dans vôtre malheur, il faut que je profite au moins de cettte bonne fortune. Monſieur, il ne faut plus diſſimuler; nous ſommes dans la dernière miſère, & ſans la bonté attentive du maître du caffé, nous ſerions mortes mille fois. Ma maîtreſſe a caché ſon état à ceux qui pouvaient lui rendre ſervice; vous l'avez ſçu malgré elle, obligez la malgré elle

à ne

à ne pas ſe priver du néceſſaire que le ciel lui envoye par vos mains généreuſes.

LINDANE.

Tu me perds d'honneur, ma chère Polly.

POLLY.

Et vous vous perdez de folie, ma chère maîtreſſe.

LINDANE.

Si tu m'aimes, prends pitié de ma gloire; ne me réduis pas à mourir de honte pour avoir de quoi vivre.

FRIPORT, (*toûjours liſant.*)

Que diſent ces bavardes-là?

POLLY.

Si vous m'aimez, ne me réduiſez pas à mourir de faim par vanité.

LINDANE.

Polly, que dirait Mylord, s'il m'aimait encor, s'il me croyait capable d'une telle baſſeſſe? J'ai toûjours feint avec lui de n'avoir aucun beſoin de ſecours, & j'en accepterais d'un autre, d'un inconnu?

POLLY.

Vous avez mal fait de feindre, & vo-

us faites très mal de refuſer; Mylord ne dira rien, car il vous abandonne.

LINDANE.

Ma chère Polly, au nom de nos malheurs, ne nous déshonorons point; congédie honnêtement cet homme eſtimable & groſſier, qui ſçait donner, & qui ne ſçait pas vivre; di-lui que quand une fille accepte d'un homme de tels préſens, elle eſt toûjours ſoupçonnée d'en payer la valeur aux dépends de ſa vertu...

FRIPORT *(toûjours prenant ſon chocolat & liſant.*

Hem, que dit-elle là?

POLLY.

Hélas, Monſieur, elle dit des choſes qui me paraiſſent abſurdes; elle parle de ſoupçons; elle dit qu'une fille.....

FRIPORT.

Ah, ah! eſt-ce qu'elle eſt fille?

POLLY.

Oui, Monſieur, & moi auſſi.

FRIPORT.

Tant mieux; elle dit donc qu'une fille?.....

POL-

POLLY.

Qu'une fille ne peut honnêtement accepter d'un homme.

FRIPORT.

Elle ne ſçait ce qu'elle dit; pourquoi me ſoupçonner d'un deſſein mal-honnête, quand je fais une action honnête?

POLLY.

Entendez-vous, Mademoiſelle?

LINDANE.

Oui, j'entends, je l'admire, & je ſuis inébranlable dans mon refus. Polly, on dirait qu'il m'aime; oui, ce méchant homme de Waſp le dirait, je ſerais perdue.

POLLY (*allant vers* Friport.)

Monſieur, elle craint qu'on ne diſe que vous l'aimez.

FRIPORT.

Quelle idée! comment puis-je l'aimer? je ne la connais pas. Raſſûrez vous, Mademoiſelle, je ne vous aime point du tout. Si je viens dans quelques années à vous aimer par hazard, & vous auſſi à m'aimer, à la bonne-heure-comme vous vous aviſerez je m'aviſerai-Si vous vous

en paſſez, je m'en paſſerai - Si vous dites que je vous ennuie, vous m'ennuïerez - Si vous voulez ne me revoir jamais, je ne vous reverrai jamais - Si vous voulez que je revienne, je reviendrai. Adieu, adieu. (*Il tire ſa montre.*) Mon temps ſe perd, j'ai des affaires, ſerviteur.

LINDANE.

Allez, Monſieur, emportez mon eſtime & ma reconnaiſſance, mais ſurtout emportez vôtre argent, & ne me faites pas rougir davantage.

FRIPORT.

Elle eſt folle.

LINDANE.

Fabrice! Monſieur Fabrice! à mon ſecours, venez.

FABRICE (*arrivant en hâte.*)

Quoi donc? Madame.

LINDANE (*lui donnant la bourſe.*)

Tenez; prenez cette bourſe que Mr. a laiſſée par mégarde, remettez la lui, je vous en charge; aſſûrez le de mon eſtime; & ſçachez que je n'ai beſoin du ſecours de perſonne.

FA-

FABRICE (*prenant la bourſe.*)

Ah! Monſieur Friport, je vous reconnais bien à cette bonne action; mais comptez que Mlle. vous trompe, & qu'elle en a très grand beſoin.

LINDANE.

Non, cela n'eſt pas vrai. Ah! Monſieur Fabrice! eſt-ce vous qui me trahiſſez?

FABRICE.

Je vai vous obéir, puiſque vous le voulez. (*bas à Mr.* Friport.) Je garderai cet argent, & il ſervira, ſans qu'elle le ſache, à lui procurer tout ce qu'elle ſe refuſe. Le cœur me ſaigne; ſon état & ſa vertu me pénètrent l'ame.

FRIPORT.

Elles me font auſſi quelque ſenſation; mais elle eſt trop fière. Dites-lui que cela n'eſt pas bien d'être fière. Adieu.

SCENE VI.

LINDANE, POLLY.

POLLY.

VOus avez là bien opéré, Madame; le ciel daignait vous ſecourir; vous

voulez mourir dans l'indigence; vous voulez que je ſois la victime d'une vertu, dans laquelle il entre peut-être un peu de vanité; & cette vanité nous perd l'une & l'autre.

LINDANE.

C'eſt à moi de mourir, ma chère enfant; Mylord ne m'aime plus, il m'abandonne depuis trois jours; il a aimé mon impitoyable & ſuperbe rivale; il l'aime encor ſans doute; c'en eſt fait; j'étais trop coupable en l'aimant; c'eſt une erreur qui doit finir.

(*Elle écrit.*)

POLLY.

Elle paraît déſeſpérée, hélas! elle a ſujet de l'être; ſon état eſt bien plus cruel que le mien; une ſuivante a toûjours des reſources, mais une perſonne qui ſe reſpecte n'en a pas.

LINDANE. (*ayant plié ſa lettre.*)

Je ne fais pas un bien grand ſacrifice. Tien, quand je ne ſerai plus, porte cette lettre à celui . . .

POLLY.

Que dites-vous?

LIN-

LINDANE.

A celui qui eſt la cauſe de ma mort: je te recommande à lui, mes dernières volontés le toucheront. Va. (*elle l'embraſſe.*) Sois ſûre que de tant d'amertumes, celle de n'avoir pû te récompenſer moi-même, n'eſt pas la moins ſenſible à ce cœur infortuné.

POLLY.

Ah! mon adorable maîtreſſe! que vous me faites verſer de larmes, & que vous me glacez d'effroi! Que voulez-vous faire? quel deſſein horrible! quelle Lettre! Dieu me préſerve de la lui rendre jamais. (*Elle dechire la lettre.*) hélas! pourquoi ne vous êtes-vous pas expliquée avec Mylord? Peut-être que vôtre réſerve cruelle lui aura déplû.

LINDANE.

Tu m'ouvres les yeux: je lui aurai déplû ſans doute; mais comment me découvrir au fils de celui qui a perdu mon père & ma famille?

POLLY.

Quoi, Madame, c'eſt donc le père de Mylord qui....

LINDANE.

Oui, ce fut lui-même qui perſécuta mon père, qui le fit condamner à la mort, qui nous a dégradés de nobleſſe, qui nous a ravi nôtre exiſtence. Sans père, ſans mère, ſans bien, je n'ai que ma gloire & mon fatal amour. Je devais déteſter le fils de Murrai; la fortune qui me pourſuit me l'a fait connaître; je l'ai aimé, & je dois m'en punir.

POLLY.

Que vois-je! vous pâliſſez, vos yeux s'obſcurciſſent....

LINDANE.

Puiſſe ma douleur me tenir lieu du poiſon & du fer que j'implorais!

POLLY.

A l'aide! Mr. Fabrice, à l'aide! ma maîtreſſe s'évanouït.

FABRICE.

Au ſecours! que tout le monde deſcende, ma femme, ma ſervante, Mr. le gentilhomme de là-haut, tout le monde....

(*La femme & la ſervante de* Fabrice, & Polly, *emmènent* Lindane *dans ſa chambre.*)

LIN-

LINDANE. (*en ſortant.*)
Pourquoi me rendez-vous à la vie?

SCENE VII.

MONROSE, FABRICE.

MONROSE.

QU'y a-t-il donc, nôtre hôte?

FABRICE.

C'était cette belle Demoiſelle dont je vous ai parlé, qui s'évanouïſſait; mais ce ne ſera rien.

MONROSE.

Ah! tant mieux; mais, vous m'avez effrayé. Je croyais que le feu était à la maiſon.

FABRICE.

J'aimerais mieux qu'il y fût, que de voir cette jeune perſonne en danger. Si l'Ecoſſe à pluſieurs filles comme elle, ce doit être un beau pays.

MONROSE.

Quoi! elle eſt d'Ecoſſe?

FABRICE.

Oui, Monſieur, je ne le ſçai que d'aujourd'hui; c'eſt nôtre faiſeur de feuilles qui me l'a dit, car il ſçait tout, lui.

MONROSE.

Et ſon nom, ſon nom?

FABRICE.

Elle s'appelle Lindane.

MONROSE.

Je ne connais point ce nom-là. *(Il ſe promène.)* On ne prononce point le nom de ma patrie que mon cœur ne ſoit déchiré. Peut-on avoir été traité avec plus d'injuſtice & de barbarie? Tu ès mort, cruel Murrai, indigne ennemi! ton fils reſte; j'aurai juſtice ou vengeance! O ma femme! ô mes chers enfans! ma fille! j'ai donc tout perdu ſans reſource! que de coups de poignard auraient fini mes jours, ſi la juſte fureur de me venger ne me forçait pas à porter dans l'affreux chemin du monde, ce fardeau déteſtable de la vie!

FABRICE *(revenant.)*

Tout va mieux, Dieu merci.

MON-

MONROSE.

Comment? quel changement y a-t-il dans les affaires? quelle révolution?

FABRICE.

Monſieur, elle a repris ſes ſens; elle ſe porte très bien; encor un peu pâle, mais toûjours belle.

MONROSE.

Ah, ce n'eſt que cela. - Il faut que je ſorte - que j'aille - que je hazarde - oui - je le veux. -

(Il ſort.)

FABRICE.

Cet homme ne ſe ſoucie pas des filles qui s'évanouïſſent. S'il avait vû Lindane, il ne ſerait pas ſi indifférent.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE I.

LADY ALTON, ANDRE.

LADY ALTON.

OUi, puiſque je ne peux voir le traître chez lui, je le verrai ici; il y viendra ſans doute. Waſp avait raiſon; une Ecoſſaiſe cachée ici dans ce temps de trouble! Elle conſpire contre l'Etat; elle ſera enlevée, l'ordre eſt donné: ah! dumoins c'eſt contre moi qu'elle conſpire! c'eſt de quoi je ne ſuis que trop ſûre. Voici André le laquais de Mylord; je ſerai inſtruite de tout mon malheur. André! vous apportez ici une lettre de Mylord, n'eſt-il pas vrai?

ANDRE.

Oui, Madame.

LADY ALTON.

Elle eſt pour moi.

ANDRE.

Non, Madame, je vous jure.

LA-

LADY ALTON.

Comment, ne m'en aves-vous pas apporté pluſieurs de ſa part?

ANDRE.

Oui, mais celle-ci n'eſt pas pour vous; c'eſt pour une perſonne qu'il aime á la folie.

LADY ALTON.

Eh bien, ne m'aimait-il pas à la folie quand il m'écrivait?

ANDRE.

Oh que non, Madame, il vous aimait ſi tranquillement! mais ici ce n'eſt pas de même; il ne dort ni ne magne; il court jour & nuit; il ne parle que de ſa chère Lindane; cela eſt tout différent, vous dis-je.

LADY ALTON.

Le perfide! le méchant homme! n'importe, je vous dis que cette lettre eſt pour moi; n'eſt-elle pas ſans deſſus.

ANDRE.

Oui, Madame.

LADY ALTON.

Toutes les lettres que vous m'avez apportées n'étaient-elles pas ſans deſſus auſſi?

AN-

ANDRE.

Oui, mais elle eſt pour Lindane.

LADY ALTON.

Je vous dis qu'elle eſt pour moi, & pour vous le prouver, voici dix guinées de port que je vous donne.

ANDRE.

Ah oui, Madame, vous m'y faites penſer, vous avez raiſon, la lettre eſt pour vous, je l'avais oublié-mais cependant, comme elle n'était pas pour vous, ne me décelez pas; dites que vous l'avez trouvée chez Lindane.

LADY ALTON.

Laiſſe-moi faire.

ANDRE.

Quel mal, après tout, de donner à une femme une lettre écrite pour une autre? il n'y a rien de perdu, toutes ces lettres ſe reſſemblent. Si Mlle Lindane ne reçoit pas ſa lettre, elle en recevra d'autres: ma commiſſion eſt faite. Oh! je fais bien mes commiſſions, moi!

(Il ſort.)

LA-

LADY ALTON (*ouvre la lettre & lit.*)

LIſons: *Ma chère, ma reſpectable, ma vertueuſe Lindane* - il ne m'en a jamais tant écrit - *il y a deux jours, il y a un ſiècle que je m'arrache au bonheur d'être à vos pieds, mais c'eſt pour vous ſervir: je ſçai qui vous êtes, & ce que je vous dois: je périrai, ou les choſes changeront. Mes amis agiſſent: comptez ſur moi, comme ſur l'amant le plus fidèle, & ſur un homme digne peut-être de vous ſervir.*

(*après avoir lu.*)

C'eſt une conſpiration, il n'en faut point douter; elle eſt d'Ecoſſe, ſa famille eſt mal-intentionnée; le père de Murrai a commandé en Ecoſſe; ſes amis agiſſent; il court jour & nuit; Dieu merci, j'ai agi auſſi, & ſi elle n'accepte pas mes offres, elle ſera enlevée dans une heure, avant que ſon indigné amant la ſecoure.

SCE-

SCENE II.

LADY, ALTON, POLLY LINDANE.

LADY ALTON (*à* Polly *qui paſſe de la chambre de ſa maitreſſe dans une chambre du caffé.*)

MAdemoiſelle, allez dire tout-à-l'heure à vôtre maîtreſſe qu'il faut que je lui parle, qu'elle ne craigne rien, que je n'ai que des choſes très agréables à lui dire; qu'il s'agit de ſon bonheur, (*avec emportement*) & qu'il faut qu'elle vienne tout-à-l'heure, tout-à-l'heure, entendez-vous? qu'elle ne craigne point, vous dis-je.

POLLY.

Oh Madame! nous ne craignons rien; mais vôtre phyſionomie me fait trembler.

LADY ALTON.

Nous verrons, ſi je ne viens pas à bout de cette fille vertueuſe, avec les propoſitions que je vai lui faire.

LIN-

LINDANE (*arrivant toute tremblante ſoutenuë par* Polly.)

Que voulez-vous, Madame? venez-vous inſulter encor à ma douleur?

LADY ALTON.

Non, je viens vous rendre heureuſe; je ſçai que vous n'avez rien; je ſuis riche, je ſuis grande Dame; je vous offre un de mes châteaux ſur les frontières d'Ecoſſe, avec les terres qui en dependent; allez-y vivre avec vôtre famille, ſi vous en avez; mais il faut dans l'inſtant que vous abandonniez Mylord pour jamais, & qu'il ignore toute ſa vie vôtre retraite.

LINDANE.

Hélas! Madame, c'eſt lui qui m'abandonne; ne ſoyez point jalouſe d'une infortunée; vous m'offrez en vain une retraite; j'en trouverai ſans vous une éternelle, dans laquelle je n'aurai pas au moins à rougir de vos bienfaits.

LADY ALTON.

Comme vous me répondez, téméraire!

LINDANE.

La témérité ne doit point être mon partage; mais la fermeté doit l'être. Ma naiſſance vaut bien la vôtre; mon cœur vaut peut-être mieux; & quant à ma fortune, elle ne dépendra jamais de perſonne, encor moins de ma rivale.

(*Elle ſort.*)

LADY ALTON (*ſeule.*)

Elle dépendra de moi. Je ſuis fâchée qu'elle me réduiſe à cette extrémité; mais enfin, elle m'y a forcée. Infidèle amant! paſſion funeſte!

SCENE III.

Mr. FRIPORT, le Chevalier MONROSE *paraiſſent dans le Caffé avec la femme de* Fabrice, la ſervante, les garçons du Caffé, *qui mettent tout en ordre.* FABRICE, LADY ALTON.

LADY ALTON (*à Fabrice.*)

MOnſieur Fabrice, vous me voyez ici ſouvent, c'eſt vôtre faute.

FA-

FABRICE.

Au contraire, Madame, nous ſouhaiterions.....

LADY ALTON.

J'en ſuis fâchée plus que vous; mais vous m'y reverrez encor, vous dis-je.

(*Elle ſort.*)

FABRICE.

Tant pis. A qui en a-t-elle donc? quelle différence d'elle à cette Lindane, ſi belle & ſi patiente!

FRIPORT.

Oui, à propos, vous m'y faites ſonger; elle eſt, comme vous dites, belle & honnête.

FABRICE.

Je ſuis fâché que ce brave gentilhomme ne l'ait pas vüe, il en aurait été touché.

MONROSE, (*à part.*)

Ah! j'ai d'autres affaires en tête-Malheureux que je ſuis!

FRIPORT.

Je paſſe mon temps à la bourſe ou à la Jamaïque: cependant la vüe d'une jeune perſonne ne laiſſe pas de réjoüir les

yeux d'un galant homme. Vous me faites ſonger, vous dis-je, à cette petite creature : beau maintien, conduite ſage, belle tête, démarche noble. Il faut que je la voye un de ces jours encor une fois. C'eſt dommage qu'elle ſoit ſi fière.

MONROSE (*à Friport.*)

Nôtre hôte m'a confié que vous en aviez agi avec elle d'une manière admirable.

FRIPORT.

Moi? non-n'en auriez-vous pas fait autant à ma place?

MONROSE.

Je le crois, ſi j'étais riche, & ſi elle le méritait.

FRIPORT.

Eh bien, que trouvez-vous donc là d'amirable? (*il prend les gazettes.*) Ah ah, voyons ce que diſent les nouveaux papiers d'aujourd'hui. Hom, hom, le Lord Falbrige mort.

MONROSE, (*s'avançant.*)

Falbrige mort! le ſeul ami qui me reſtait ſur la terre! le ſeul dont j'attendais

dais quelque appui! Fortune, tu ne ceſſeras jamais de me perſécuter!

FRIPORT.

Il était vôtre ami? j'en ſuis fâché. *D'Edimbourg le 14. Avril..... On cherche partout le Lord Monroſe, condamné depuis onze ans à perdre la tête.*

MONROSE.

Juſte ciel! qu'entends je! hem, que dites-vous? Mylord Monroſe condamné à.....

ERIPORT.

Oui parbleu, le Lord Monroſe-liſez vous-même, je ne me trompe pas.

MONROSE, (*lit.*)

(*froidement.*)

Oui, cela eſt vrai-(*à part.*) Il faut ſortir d'ici. Je ne crois pas que la terre & l'enfer conjurés enſemble ayent jamais aſſemblé tant d'infortunes contre un ſeul homme. (*à ſon valét* Iacq, *qui eſt dans un coin de la ſalle.*) Eh! va faire ſeller mes chevaux, & que je puiſſe partir, s'il eſt néceſſaire, à l'entrée de la nuit-Comme les nouvelles courent! comme le mal vole!

FRIPORT.

Il n'y a point de mal à cela; que le Lord Monroſe ſoit décapité ou non? tout s'imprime, tout s'imprime, tout s'écrit, rien ne demeure: on coupe une tête aujourd'hui, le gazettier le dit le lendemain, & le ſurlendemain on n'en parle plus. Si cette demoiſelle Lindane n'était pas ſi fière, j'irais ſçavoir comme elle ſe porte; elle fort jolie, & fort honnête.

SCENE IV.

Les Acteurs précédents, un Meſſager d'Etat.

LE MESSAGER.

VOus vous appellez Fabrice?

FABRICE.

Oui, Monſieur; en quoi puis-je vous ſervir?

LE MESSAGER.

Vous tenez un caffé, & des apartemens?

FA-

FABRICE.

Oui.

LE MESSAGER.

Vous avez chez vous une jeune Ecoſſaiſe nommée Lindane?

FABRICE.

Oui, aſſurément, & c'eſt nôtre bonheur de l'avoir chez nous.

FRIPORT.

Oui, elle eſt jolie & honnête. Tout le monde m'y fait ſonger.

LE MESSAGER.

Je viens pour m'aſſûrer d'elle de la part du gouvernement; voilà mon ordre.

FABRICE.

Je n'ai pas une goute de ſang dans les veines.

MONROSE (*à part.*)

Une jeune Ecoſſaiſe qu'on arrête! & le jour même que j'arrive! Toute ma fureur renait. O patrie! ô famille! Hélas!

ERIPORT.

On n'a jamais arrêté les filles par ordre du gouvernement; fy que cela eſt vilain! vous êtes un grand brutal, Mr. le Meſſager d'Etat.

FABRICE.

Ouais! mais ſi c'était une avanturière, comme le diſait nôtre ami Frélon. Cela va perdre ma maiſon; - me voilà ruiné. Cette dame de la cour avait ſes raiſons, je le vois bien. - Non, non, elle eſt très honnête.

LE MESSAGER.

Point de raiſonnements, en priſon, ou caution; c'eſt la règle.

FABRICE.

Je me fais caution, moi, ma maiſon, mon bien, ma perſonne.

LE MESSAGER.

Vôtre perſonne, & rien, c'eſt la même choſe; vôtre maiſon ne vous appartient peut-être pas; vôtre bien, où eſt-il? il faut de l'argent.

FABRICE.

Mon bon Mr. Friport, donnerai-je les cinq cent guinées que je garde, & qu'elle a refuſées auſſi noblement que vous les avez offertes?

FRIPORT.

Belle demande! apparement. - Mr. le Meſſager, je dépoſe cinq cent guinées, mille,

mille, deux mille, s'il le faut, voilà comme je ſuis fait. Je m'appelle Friport.

LE MESSAGER.

Venez, Monſieur, faire vôtre ſoumiſſion.

FRIPORT.

Très volontiers, très volontiers.

FABRICE.

Tout le monde ne place pas ainſi ſon argent.

FRIPORT.

En l'employant à faire du bien, c'eſt le placer au plus haut intérêt. (*Friport & le meſſager vont compter de l'argent, & écrire au fond du caffé.*)

SCENE V.

MONROSE FABRICE.

FABRICE.

MOnſieur, vous êtes étonné peut-être du procédé de Mr. Friport; mais c'eſt ſa façon. Heureux ceux qu'il prend tout d'un coup en amitié! Il n'eſt pas

complimenteur, mais il oblige en moins de temps que les autres ne font des proteſtations de ſervices.

MONROSE.

Il y a de belles ames. - Que deviendrai-je?

FABRICE.

Gardons nous au moins de dire à nôtre pauvre petite le danger qu'elle a couru.

MONROSE.

Allons, partons cette nuit même.

FABRICE.

Il ne faut jamais avertir les gens de leur danger que quand il eſt paſſé.

MONROSE.

Le ſeul ami que j'avois à Londres eſt mort. - Que fais-je ici?

FABRICE.

Nous la ferions évanouïr encor une fois.

SCE-

SCENE VI.

MONROSE *ſeul.*

ON arrête une jeune Ecoſſaiſe, une perſonne qui vit retirée, qui ſe cache, qui eſt ſuſpecte au gouvernement! je ne ſçai-mais cette avanture me jette dans de profondes réfléxions: - tout réveille l'idée de mes malheurs; mes afflictions, mon attendriſſement, mes fureurs.

SCENE VII.

MONROSE (*apercevant* POLLY *qui paſſe.*)

MAdemoiſelle, un petit mot, de grace. - Etes-vous cette jeune & aimable perſonne née en Ecoſſe, qui....

POLLY.

Oui, Mr., je ſuis aſſez jeune; je ſuis Ecoſſaiſe, & pour aimable - bien des gens me diſent que je le ſuis.

MON-

MONROSE.

Ne ſçavez-vous aucune nouvelle de vôtre païs?

POLLY.

Oh non, Mr. il y a ſi longtems que je l'ai quitté!

MONROSE.

Et qui ſont vos parens, je vous prie?

POLLY.

Mon père était un excellent boulanger, à ce que j'ai ouï dire, & ma mère avait ſervi une dame de qualité.

MONROSE.

Ah, j'entends, c'eſt vous apparement qui ſervez cette jeune perſonne dont on m'a tant parlé; je me méprenais.

POLLY.

Vous me faites bien de l'honneur.

MONROSE.

Vous ſçavez ſans doute qui eſt vôtre maîtreſſe?

POLLY.

Oui, Mr., c'eſt la plus douce, la plus aimable fille, la plus courageuſe dans le malheur.

MON-

MONROSE.

Elle eſt donc malheureuſe?

POLLY.

Oui, Mr. & moi auſſi; mais j'aime mieux la ſervir que d'être heureuſe.

MONROSE.

Mais je vous demande ſi vous ne connaiſſez pas ſa famille?

POLLY.

Monſieur, ma maîtreſſe veut être inconnuë; elle n'a point de famille; que me demandez-vous là? pourquoi ces queſtions?

MONROSE.

Une inconnüe! o ciel, ſi long tems impitoyable! s'il était poſſible qu'à la fin je puſſe-mais quelles vaines chimères! dites moi, je vous prie, quel eſt l'âge de vôtre maîtreſſe?

POLLY.

Oh pour ſon âge, on peut le dire; car elle eſt bien au deſſus de ſon âge; elle a dix-huit ans.

MONROSE.

Dix-huit ans!... hélas ce ſerait préciſément l'âge qu'aurait ma malheureuſe

Mon-

Monroſe, ma chère fille! ſeul reſte de ma maiſon, ſeul enfant que mes mains ayent pû careſſer dans ſon berceau: dix-huit ans? . . .

POLLY.

Oui, Mr. & moi je n'en ai que vingt-deux, il n'y a pas une ſi grande différence. Je ne ſçai pas pourquoi vous faites tout ſeul tant de réfléxions ſur ſon âge?

MONROSE.

Dix-huit ans, & née dans ma patrie! & elle veut être inconnuë: je ne me poſſède plus; il faut avec vôtre permiſſion que je la voye, que je lui parle tout-à-l'heure.

POLLY.

Ces dix-huit ans tournent la tête à ce bon vieux gentilhomme. Mr., il eſt impoſſible que vous voyiez à préſent ma maîtreſſe; elle eſt dans l'affliction la plus cruelle.

MONROSE.

Ah! c'eſt pour cela même que je veux la voir.

POL-

POLLY.

De nouveaux chagrins qui l'ont accablée, qui ont déchiré ſon cœur, lui ont fait perdre l'uſage de ſes ſens. Hélas! elle n'eſt pas de ces filles qui s'évanouïſſent pour peu de choſe. Elle eſt à peine revenüe à elle, & le peu de repos qu'elle goûte dans ce moment eſt un repos mélé de trouble & d'amertume; de grace Mr. ménagez ſa faibleſſe & ſes douleurs.

MONROSE.

Tout ce que vous me dites redouble mon empreſſement. Je ſuis ſon compatriote; je partage toutes ſes afflictions; je les diminuerai peut-être; ſouffrez qu'avant de quitter cette ville, je puiſſe entretenir vôtre maîtreſſe.

POLLY.

Mon cher compatriote, vous m'attendriſſez; attendez encor quelques moments. Les filles qui ſe ſont évanouïes ſont bien longtems avant de ſe remettre, avant de recevoir une viſite. Je vais à elle. Je reviendrai à vous.

SCE-

SCENE VIII.

MONROSE FABRICE.

FABRICE (*le tirant par la manche.*)

MOnſieur, n'y a-t-il perſonne là?

MONROSE.

Que j'attends ſon retour avec des mouvements d'impatience & de trouble!

FABRICE.

Ne nous écoute-t-on point?

MONROSE.

Mon cœur ne peut ſuffire à tout ce qu'il éprouve.

FABRICE.

On vous cherche ....

MONROSE, (*ſe retournant.*)

Qui? quoi? comment? pourquoi? que voulez-vous dire?

FABRICE.

On vous cherche, Monſieur. Je m'intéreſſe à ceux qui logent chez moi. Je ne ſçai qui vous êtes; mais on eſt venu me de-

demander qui vous étiez ; on rode autour de la maiſon, on s'informe, on entre, on paſſe, on repaſſe, on guette, & je ne ſerai point ſurpris, ſi dans peu on vous fait le même compliment qu'à cette jeune & chère demoiſelle, qui eſt, dit-on, de vôtre païs.

MONROSE.

Ah ! il faut abſolument que je lui parle avant de partir.

FABRICE.

Partez vite ; croyez-moi ; nôtre ami Friport ne ſerait peut-être pas d'humeur à faire pour vous ce qu'il a fait pour une belle perſonne de dix-huit ans.

MONROSE.

Pardon - Je ne ſçai - où j'étais - je vous entendais à peine. - Que faire ? où aller, mon cher hôte ? Je ne peux partir ſans la voir. - Venez, que je vous parle un moment dans quelque endroit plus ſolitaire, & ſur tout que je puiſſe enſuite entretenir cette jeune Ecoſſaiſe.

FABRICE.

Ah ! je vous avais bien dit que vous ſeriez enfin curieux de la voir. Soyez ſûr que rien n'eſt plus beau & plus honnête.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE I.

FABRICE, WASP, (dans le caffé à une table.) FRIPORT une pipe à la main au milieu d'eux.

FABRICE.

JE ſuis obligé de vous l'avouer, Mr. Waſp, ſi tout ce qu'on dit eſt vrai, vous me feriez plaiſir de ne plus fréquenter chez nous.

FRIPORT.

Tout ce qu'on dit eſt toûjours faux; quelle mouche vous pique, Mr. Fabrice?

FABRICE.

Vous venez écrire ici vos feuilles. Mon caffé paſſera pour une boutique de poiſons.

FRIPORT (*ſe retournant vers Fabrice.*)

Ceci mérite qu'on y penſe, voyez-vous?

FA-

FABRICE.

On prétend que vous dites du mal de tout le monde.

FRIPORT (*à Waſp.*)

De tout le monde, entendez-vous? c'eſt trop.

FABRICE.

On commence même à dire que vous êtes un délateur, un fripon, mais je ne veux pas le croire.

FRIPORT (*à Waſp.*)

Un Delateur-entendez vous? cela paſſe la raillerie.

WASP.

Je ſuis un compilateur illuſtre, un homme de goût.

FABRICE.

De goût ou de dégoût; vous me faites tort, vous dis-je.

WASP.

Au contraire, c'eſt moi qui achalande vôtre caffé; c'eſt moi qui l'ai mis à la mode; c'eſt ma réputation qui vous attire du monde.

FABRICE.

Plaiſante réputation! celle d'un eſpion,

d'un malhonnête homme, (pardonnez, ſi je repète ce qu'on dit) & d'un mauvais auteur!

W A S P.

Mr. Fabrice, Mr. Fabrice, arrêtez, s'il vous plaît; on peut attaquer mes mœurs; mais pour ma réputation d'auteur, je ne le ſouffrirai jamais.

F A B R I C E.

Laiſſez-là vos écrits; ſçavez-vous bien, puiſqu'il faut tout vous dire, que vous êtes ſoupçonné d'avoir voulu perdre Mlle Lindane?

F R I P O R T.

Si je le croyais, je le noyerais de mes mains, quoique je ne ſois pas méchant.

F A B R I C E.

On prétend que c'eſt vous qui l'avez accuſée d'être Ecoſſaiſe, & qui avez auſſi accuſé ce brave gentilhomme de là-haut d'être Ecoſſais.

W A S P.

Eh bien! quel mal y a-t-il à être de ſon pays?

F A B R I C E.

On ajoute que vous avez eu pluſieurs con-

conférences avec les gens de cette Dame ſi colère qui eſt venüe ici, & avec ceux de ce Mylord qui n'y vient plus, que vous redites tout, que vous envenimez tout.

FRIPORT *(à Waſp.)*

Seriez-vous un fripon en effet? je ne les aime pas, au moins.

FABRICE.

Ah! Dieu merci, je crois que j'aperçois enfin nôtre Mylord.

FRIPORT.

Un Milord! Adieu. Je n'aime pas plus les grands Seigneurs que les mauvais Ecrivains.

FABRICE.

Celui-ci n'eſt pas un grand Seigneur comme un autre.

FRIPORT.

Ou comme un autre, ou différent d'un autre, n'importe. Je ne me gêne jamais, & je ſors. - Mon ami, je ne ſçai, il me revient toûjours dans la tête une idée de nôtre jeune Ecoſſaiſe - je reviendrai inceſſament - oui, je reviendrai - je veux

lui parler ſérieuſement; Adieu. (*en revenant.*) Dites lui de ma part que je penſe beaucoup de bien d'elle.

SCENE II.

MYLORD MURRAI (penſif & agité.) WASP, lui faiſant la revérence, qu'il ne regarde pas. FABRICE s'éloignant par reſpect.

LORD MURRAI (*à Fabrice, dun air diſtrait.*)

JE ſuis très aiſe de vous revoir, mon brave & honnête homme; comment ſe porte cette belle & reſpectable perſonne que vous avez le bonheur de poſſeder chez vous?

FABRICE.

Mylord, elle a été très malade depuis qu'elle ne vous a vû: mais je ſuis ſûr qu'elle ſe portera mieux aujourd'hui.

LORD MURRAI.

Grand Dieu! protecteur de l'innocence, je t'implore pour elle; daigne te ſervir de moi pour rendre juſtice à la vertu,

vertu, & pour tirer d'oppreſſion les infortunés. Graces à tes bontés & à mes ſoins, tout m'annonce un ſuccès favorable. Ami (*à Fabrice*) laiſſez-moi parler en particulier à cet homme (*en montrant* Waſp.)

WASP (*à Fabrice.*)

Eh bien, tu vois qu'on t'avait bien trompé ſur mon compte, & que j'ai du crédit à la Cour.

FABRICE (*en ſortant.*)

Je ne vois point cela.

LORD MURRAI (*á Waſp.*)

Mon ami!

WASP.

Monſeigneur, permettez-vous que je vous dedie un tome? ....

LORD MURRAI.

Non, il ne s'agit point de dédicace. C'eſt vous qui avez apris à mes gens l'arrivée de ce vieux gentilhomme venu d'Ecoſſe, c'eſt vous qui l'avez dépeint, qui êtes allé faire le même raport aux gens du miniſtre d'Etat.

WASP.

Monſeigneur, je n'ai fait que mon devoir.

LORD MURRAI (*lui donnant quelques guinées.*)

Vous m'avez rendu ſervice ſans le ſavoir : je ne regarde pas à l'intention : on prétend que vous vouliez nuire, & que vous avez fait du bien ; tenez, voilà pour le bien que vous avez fait : mais ſi vous vous aviſez jamais de prononcer le nom de cet homme, & de Mademoiſelle Lindane, je vous ferai jetter par les fenêtres de vôtre grenier. Allez.

WASP.

Grand merci, Monſeigneur. Tout le monde me dit des injures, & me donne de l'argent, je ſuis bien plus habile que je ne croyais.

SCENE III.

LORD MURRAI, *ſeul.*

UN vieux gentilhomme arrivé d'Ecoſſe, Lindane née dans le même païs ! Hélas ! s'il était poſſible que je puſſe reparer les torts de mon père ! ſi le ciel permettait - Entrons. (*à* Polly *qui ſort de*

de la chambre de Lindane.) Chère Polly, n'ès-tu pas bien étonnée que j'aye paſſé tant de temps ſans venir ici? deux jours entiers-je ne me le pardonnerais jamais, ſi je ne les avais employés pour la reſpectable fille de Mylord Monroſe; les miniſtres étaient à Vindſor, il a fallu y courir. Va, le ciel t'inſpira bien quand tu te rendis à mes prières, & que tu m'appris le ſecret de ſa naiſſance.

POLLY.

J'en tremble encor, ma maitreſſe me l'avait tant défendu! Si je lui donnais le moindre chagrin, je mourrais de douleur. Hélas! vôtre abſence lui a cauſé aujourd'hui un aſſez long évanouïſſement, & je ne ſçais comment il m'eſt reſtè aſſez de force pour la ſecourir.

LORD MURRAI.

Tien, voilà pour le ſervice que tu lui as rendu.

POLLY.

Mylord, j'accepte vos dons; je ne ſuis pas ſi fière que la belle Lindane, qui n'accepte rien, & qui feint d'être à ſon aiſe quand elle eſt dans la plus extreme indigence.

LORD MURRAI.

Juſte ciel! la fille de Monroſe dans la pauvreté! malheureux que je ſuis! que m'as-tu dit? combien je ſuis coupable! que je vai tout reparer! que ſon ſort changera! Hèlas! pourquoi me l'a-t-elle caché?

POLLY.

Je crois que c'eſt la ſeule fois de ſa vie qu'elle vous trompera.

LORD MURRAI.

Entrons, entrons vite, jettons nous à ſes pieds, c'eſt trop tarder.

POLLY.

Ah! Mylord! gardez vous en bien, elle eſt actuellement avec un gentilhomme, ſi vieux, ſi vieux, qui eſt de ſon païs, & ils ſe diſent des choſes ſi intéreſſantes!

LORD MURRAI.

Quel eſt-il ce vieux gentilhomme, pour qui je m'intéreſſe déja comme elle?

POLLY.

Je l'ignore.

LORD MURRAI.

O deſtinée! Juſte ciel! pourrais-tu faire que cet homme fût ce que je déſi-

re

re qu'il ſoit! Et que ſe diſaient-ils, Polly?

POLLY.

Mylord, ils commençaient à s'attendrir, & comme ils s'attendriſſaient, ce bon homme n'a pas voulu que je fuſſe préſente, & je ſuis ſortie.

SCENE IV.

LADY ALTON, MYLORD MURRAI, POLLY.

LADY ALTON.

AH! je vous y prends enfin, perfide! me voilà ſûre de vôtre inconſtance, de mon opprobre, & de vôtre intrigue.

LORD MURRAI.

Oui, Madame, vous êtes ſûre de tout. (*à part.*) Quel contre-temps effroyable!

LADY ALTON.

Monſtre, perfide!

LORD MURRAI.

Je peux être un monſtre à vos yeux, & je n'en ſuis pas fâché; mais pour perfide, je ſuis très loin de l'être; ce n'eſt pas

pas mon caractère. Avant d'en aimer une autre je vous ai déclaré que je ne vous aimais plus.

LADY ALTON.

Après une promeſſe de mariage! ſcélerat, après m'avoir juré tant d'amour!

LORD MURRAI.

Quand je vous ai juré de l'amour, j'en avais: quand je vous ai promis de vous épouſer, je voulais tenir ma parole.

LADY ALTON.

Eh! qui t'a empéché de tenir ta parole, parjure!

LORD MURRAI.

Vôtre caractère, vos emportements; je me mariais pour être heureux, & j'ai vû que nous ne l'aurions été ni l'un, ni l'autre.

LADY ALTON.

Tu me quittes pour une vagabonde, pour une avanturière.

LORD MURRAI.

Je vous quitte pour la vertu, pour la douceur, & pour les graces.

LADY ALTON.

Traître, tu n'ès pas où tu crois en être; je me vengerai plutôt que tu ne penſes.

LORD

LORD MURRAI.

Je ſçai que vous êtes vindicative, envieuſe plutôt que jalouſe, emportée plutôt que tendre; mais vous ſerez forcée à reſpecter celle que j'aime.

LADY ALTON.

Allez, lâche, je connais l'objet de vos amours mieux que vous; je ſçai qui elle eſt, je ſçai qui eſt l'étranger arrivé aujourd'hui pour elle: je ſçai tout; des hommes plus puiſſants que vous ſont inſtruits de tout; & bientôt on vous enlevera l'indigne objet pour qui vous m'avez mépriſée.

LORD MURRAI.

Que veut-elle dire, Polly? elle me fait mourir d'inquiétude.

POLLY.

Et moi de peur. Nous ſommes perdus.

LORD MURRAI.

Ah! Madame, arrêtez-vous, un mot, expliquez-vous, écoutez....

LADY ALTON.

Je n'écoute point, je ne réponds rien, je ne m'explique point. Vous êtes, comme

me je vous l'ai déja dit, un inconſtant, un volage, un cœur faux, un traître, un perfide, un homme abominable.

(elle ſort.)

SCENE V.

LORD MURRAI, POLLY.

LORD MURRAI.

QUe prétend cette furie? Que la jalouſie eſt affreuſe! O ciel! fai que je ſois toûjours amoureux, & jamais jaloux. Que veut-elle? elle parle de faire enlever ma chère Lindane, & cet étranger; que veut-elle dire? ſçait-elle quelque choſe?

POLLY.

Hélas! il faut vous l'avoüer, ma maîtreſſe eſt arrêtée par l'ordre du gouvernement; je crois que je le ſuis auſſi; & ſans un homme, qui eſt la bonté même, & qui a bien voulu être nôtre caution, nous ſerions en priſon à l'heure que je vous parle: on m'avoit fait jurer de n'en

n'en rien dire, mais le moyen de ſe taire avec vous ?

LORD MURRAI.

Qu'ai-je entendu ? quelle avanture ! & que de revers accumulés en foule ! Je vois que le nom de ta maîtreſſe eſt toûjours ſuſpect. Hélas ! ma famille a fait tous les malheurs de la ſienne ; le ciel, la fortune, mon amour, l'équité, la raiſon, allaient tout reparer, la vertu m'inſpirait ; le crime s'oppoſe à tout ce que je tente, il ne triomphera pas. N'allarme point ta maîtreſſe ; je cours chez le miniſtre ; je vai tout preſſer, tout faire. Je m'arrache au bonheur de la voir pour celui de la ſervir. Je cours, & je revole. Di-lui bien que je m'éloigne parce que je l'adore. (*Il ſort.*)

POLLY *ſeule.*

Voilà d'étranges avantures ! je vois que ce monde-ci n'eſt qu'un combat perpétuel des méchans contre les bons, & qu'on en veut toûjours aux pauvres filles.

SCE-

SCENE VI.

MONROSE, LINDANE, (POLLY reſte un moment, & ſort à un ſigne que lui fait ſa maîtreſſe.)

MONROSE.

CHaque mot que vous m'avez dit me perce l'ame. Vous née dans le Locaber! & témoin de tant d'horreurs, perſécutée, errante, & ſi malheureuſe avec des ſentiments ſi nobles!

LINDANE.

Peut-être je dois ces ſentiments mêmes à mes malheurs; peut-être ſi j'avais été élevée dans le luxe & la molleſſe, cette ame qui s'eſt fortifiée par l'infortune, n'eût été que faible.

MONROSE.

O vous! digne du plus beau ſort du monde, cœur magnanime, ame élevée, vous m'avoüez que vous êtes d'une de ces familles proſcrites, dont le ſang a coulé ſur les échaffauts dans nos guerres civiles, & vous vous obſtinez à me cacher vôtre nom & vôtre naiſſance!

LIN-

LINDANE.

Ce que je dois à mon père, me force au ſilence ; il eſt proſcrit lui-même ; on le cherche ; je l'expoſerais peut-être, ſi je me nommais ; vous m'inſpirez du reſpect & de l'attendriſſement ; mais je ne vous connais pas ; je dois tout craindre. Vous voyez que je ſuis ſuſpecte moi-même, que je ſuis arrêtée & priſonnière ; un mot peut me perdre.

MONROSE.

Hélas ! un mot ferait peut-être la première conſolation de ma vie. Dites-moi du moins, quel âge vous aviez quand la deſtinée ſi cruelle vous ſépara de vôtre père, qui fut depuis ſi malheureux ?

LINDANE.

Je n'avais que cinq ans.

MONROSE.

Grand Dieu ! qui avez pitié de moi, toutes ces époques raſſemblées, toutes les choſes qu'elle m'a dites, ſont autant de traits de lumière qui m'éclairent dans les ténèbres où je marche. O Providence ! ne t'arrête point dans tes bontés.

LINDANE.

Quoi! vous verſez des larmes! Hélas! tout ce que je vous ai dit m'en fait bien répandre.

MONROSE (*s'eſſuïant les yeux.*)

Achevez, je vous en conjure. Quand vôtre père eut quitté ſa famille pour ne plus la revoir, combien reſtâtes-vous auprès de vôtre mère?

LINDANE.

J'avais dix ans, quand elle mourut dans mes bras de douleur & de miſère, & que mon frère fut tué dans une bataille.

MONROSE.

Ah! je ſuccombe! Quel moment & quel ſouvenir! Chère & malheureuſe épouſe! fils heureux d'être mort, & de n'avoir pas vû tant de déſaſtres! - Reconnaîtriez vous ce portrait? (*il tire un portrait de ſa poche.*)

LINDANE.

Que vois-je? eſt-ce un ſonge? c'eſt le portrait même de ma mère; mes larmes l'arroſent, & mon cœur qui ſe fond s'échape vers vous.

MON-

MONROSE.

Oui, c'eſt-là vôtre mère, & je ſuis ce père infortuné dont la tête eſt proſcrite, & dont les mains tremblantes vous embraſſent.

LINDANE.

Je reſpire à peine! Où ſuis-je? Je tombe à vos genoux, voici le premier inſtant heureux de ma vie.-O mon père! .... hélas! comment oſez-vous venir dans cette ville? je tremble pour vous au moment que je goûte le bonheur de vous voir.

MONROSE.

Ma chère fille, vous connaiſſez toutes les infortunes de nôtre maiſon; vous ſçavez que la maiſon des Murrai, toûjours jalouſe de la nôtre, nous plongea dans ce précipice: toute ma famille a été condamnée; j'ai tout perdu. Il me reſtait un ami, qui pouvait par ſon crédit me tirer de l'abîme où je ſuis, qui me l'avait promis, j'apprends en arrivant que la mort me l'a enlevé, qu'on me cherche en Ecoſſe, que ma tête y eſt à prix; c'eſt ſans doute le fils de mon ennemi qui me per-

ſécute encor; il faut que je meure de ſa main, ou que je lui arrache la vie.

LINDANE.

Vous venez, dites-vous, pour tuer Mylord Murrai?

MONROSE.

Oui, je vous vengerai, je vengerai ma famille, ou je périrai; je ne hazarde qu'un reſte de jours déja proſcrits.

LINDANE.

O fortune! dans quelle uouvelle horreur tu me rejettes! que faire-quel parti prendre? Ah mon père!

MONROSE.

Ma fille, je vous plains d'être née d'un père ſi malheureux.

LINDANE.

Je ſuis plus à plaindre que vous ne penſez.... Etes-vous bien réſolu à cette entrepriſe funeſte?

MONROSE.

Réſolu comme à la mort.

LINDANE.

Mon père, je vous conjure, par cette vie fatale que vous m'avez donnée, par vos malheurs, par les miens qui ſont peut-

être

être plus grands que les vôtres, de ne me pas expoſer à l'horreur de vous perdre, lorſque je vous retrouve; ayez pitié de moi, épargnez vôtre vie & la mienne.

MONROSE.

Vous m'attendriſſez, vôtre voix pénètre mon cœur, je crois entendre celle de vôtre mère. Hélas-que voulez-vous?

LINDANE.

Que vous ceſſiez de vous expoſer, que vous quittiez cette Ville ſi dangereuſe pour vous-& pour moi.-Oui, c'en eſt fait, mon parti eſt pris.- Mon père, je renoncerai à tout pour vous-oui à tout-je ſuis prête à vous ſuivre-je vous accompagnerai, s'il le faut, dans quelque île affreuſe des Orcades; je vous y ſervirai de mes mains; c'eſt mon devoir, je le remplirai -C'en eſt fait, partons.

MONROSE.

Vous voulez, que je renonce à vous venger?

LINDANE.

Cette vengeance me ferait mourir; partons, vous dis-je.

MONROSE.

Eh bien, l'amour paternel l'emporte, puiſque vous avez le courage de vous attacher à ma funeſte deſtinée ; je vai tout préparer pour que nous quittions Londres avant qu'une heure ſe paſſe ; ſoyez prête, & recevez encor mes embraſſements & mes larmes.

SCENE VII.

LINDANE POLLY.

LINDANE.

C'en eſt fait, ma chère Polly - je ne reverrai plus Mylord Murrai, je ſuis morte pour lui.

POLLY.

Vous rêvez, Mademoiſelle, vous le reverrez dans quelques minutes. Il était ici tout-à-l'heure.

LINDANE.

Il était ici! & il ne m'a point vüe! c'eſt-là le comble. O mon malheureux père! que ne ſuis-je partie plutôt?

POL-

POLLY.

S'il n'avait pas été interrompu par cette déteſtable Mylady Alton....

LINDANE.

Quoi! c'eſt ici même qu'il l'a vüe pour me braver, après avoir été trois jours ſans me voir, ſans m'écrire! Peut-on plus indignement ſe voir outrager? Va, ſois ſûre que je m'arracherais la vie dans ce moment, ſi ma vie n'étoit pas néceſſaire à mon père.

POLLY.

Mais, Mademoiſelle, écoutez-moi donc, je vous jure que Mylord.....

LINDANE.

Lui perfide! c'eſt ainſi que ſont faits les hommes! Père infortuné, je ne penſerai déſormais qu'à vous.

POLLY.

Je vous jure que vous avez tort, que Mylord n'eſt point perfide, que c'eſt le plus aimable homme du monde, qu'il vous aime de tout ſon cœur, qu'il m'en a donné des marques.

LINDANE.

La nature doit l'emporter ſur l'amour; je ne ſçai où je vai. je ne ſçai ce que je deviendrai; mais ſans doute je ne ſerai jamais ſi malheureuſe que je le ſuis.

POLLY.

Vous n'écoutez rien : reprenez vos eſprits, ma chère maîtreſſe: on vous aime.

LINDANE.

Ah Polly! es-tu capable de me ſuivre?

POLLY.

Je vous ſuivrai juſqu'au bout du monde; mais on vous aime, vous dis-je.

LINDANE.

Laiſſe-moi: ne me parle point de Mylord; hélas! quand il m'aimerait, il faudrait partir encore. - Ce gentilhomme que tu as vû avec moi....

POLLY.

Eh bien?

LINDANE.

Tu apprendras tout: les larmes, les ſoûpirs me ſuffoquent. Allons tout preparer pour nôtre depart.

Fin du quatrième Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE I.

LINDANE, FRIPORT, FABRICE.

FABRICE.

CEla perce le cœur, Mademoiſelle; Polly fait vôtre paquet; vous nous quittez.

LINDANE.

Mon cher hôte, & vous, Monſieur, à qui je dois tant, vous qui avez déployé un caractère ſi généreux, car on m'a dit ce que vous avec fait pour moi. Vous ne me laiſſez que la douleur de ne pouvoir reconnaître vos bienfaits, mais je ne vous oublierai de ma vie.

FRIPORT.

Qu'eſt-ce donc que tout cela? qu'eſt-ce que ça? Si vous êtes contente de nous, il ne faut point vous en aller; eſt-ce que vous craignez quelque choſe? vous avez tort, une fille n'a rien à craindre.

FABRICE.

Mr. Friport, ce vieux gentilhomme qui eſt de ſon païs fait auſſi ſon paquet. Mademoiſelle pleurait, & ce Monſieur pleurait auſſi, & ils partent enſemble: je pleure auſſi en vous parlant.

FRIPORT.

Je n'ai pleuré de ma vie; fi! que cela eſt ſot de pleurer! les yeux n'ont point été donnés à l'homme pour cette beſogne. Je ſuis affligé, je ne le cache pas; & quoiqu'elle ſoit fière comme je le lui ai dit, elle eſt ſi honnête, qu'on eſt fâché de la perdre. Je veux que vous m'écriviez, ſi vous vous en allez, Mademoiſelle. Je vous ferai toûjours du bien. - Nous nous retrouverons peut-être un jour, que ſçait-on? ne manquez pas de m'écrire - n'y manquez pas.

LINDANE.

Je vous le jure avec la plus vive reconnaiſſance, & ſi jamais la fortune ...

FRIPORT.

Ah! mon ami Fabrice, cette perſonne-là eſt très bien née.

FA-

FABRICE.

Mademoiſelle, pardonnez, mais je ſonge que vous ne pouvez partir, que vous êtes ici ſous la caution de Mr. Friport, & qu'il perd cinq cent guinées ſi vous nous quittez.

LINDANE.

Oh ciel! autre infortune! autre humiliation! quoi! il faudrait que je fuſſe enchainée ici, & que Mylord-& mon père....

FRIPORT (*à Fabrice.*)

Oh! qu'à cela ne tienne, quoiqu'elle ait je ne ſçai quoi qui me touche-qu'elle parte ſi elle en a envie-il ne faut point gêner les Gens-je me ſoucie de cinq cent guinées comme de rien. (*bas à Fabrice.*) Foure lui encor les cinq cent autres guinées dans ſa valiſe. Allez, Mademoiſelle, partez quand il vous plaira; écrivez-moi; revoyez-moi quand vous reviendrez, car j'ai conçû pour vous beaucoup d'eſtime & d'affection.

SCE-

SCENE II.

LORD MURRAI & ſes gens *dans l'enfoncement.* LINDANE, & les Acteurs précédents *ſur le devant.*

LORD MURRAI (*à ſes gens.*)

REſtez ici, vous: vous, courez à la chancellerie, & raportez-moi le parchemin qu'on expédie dès qu'il ſera ſcellé. Vous, qu'on aille préparer tout dans la nouvelle maiſon que je viens de louer. (*Il tire un papier de ſa poche & le lit.*) Quel bonheur d'aſſûrer celuy de Lindane!

FRIPORT.

Encore! Ce Mylord-là vient toûjours mal-à-propos; il eſt ſi beau & ſi bien mis, qu'il me déplait ſouverainement; mais après tout que cela me fait-il? j'ai quelque affection-mais je n'aime point-moi. Adieu, Mademoiſelle.

LINDANE.

Je ne partirai point ſans vous témoigner encor ma reconnaiſſance & mes regrets.

FRI-

FRIPORT.

Non, non, point de ces cérémonies-là, vous m'attendririez-peut-être. Je vous dis que je n'aime point je vous verrai pourtant encor une fois: je reſterai dans la maiſon, je veux vous voir partir. Allons, Fabrice, aider ce bon gentilhomme de la-haut. Je me ſens, vous dis-je, de la bonne volonté pour cette Demoiſelle.

SCENE III.

LORD MURRAI, LINDANE.

LORD MURRAI.

ENfin donc, je goûte en liberté le charme de vôtre vüe. Dans quelle maiſon vous êtes! elle ne vous convient pas! une plus digne de vous vous attend. Quoi! belle Lindane, vous baiſſez les yeux, & vous pleurez! quel eſt cet homme qui vous parlait? vous aurait-il cauſé quelque chagrin? il en porterait la peine ſur l'heure.

LIN-

LINDANE *(en eſſuïant ſes larmes.)*

Hélas! c'eſt un bon homme, un homme vertueux, qui a eu pitié de moi dans mon cruel malheur, qui ne m'a point abandonnée, qui n'a pas inſulté à mes diſgraces, qui n'a point parlé ici long-temps à ma rivale en dédaignant de me voir, qui, s'il m'avait aimée, n'auroit point paſſé trois jours ſans m'écrire.

LORD MURRAI.

Ah! croyez que j'aimerais mieux mourir que de mériter le moindre de vos reproches; je n'ai été abſent que pour vous, je n'ai ſongé qu'à vous, je vous ai ſervie malgré vous. Si en revenant ici j'ai trouvé cette femme vindicative & cruelle qui voulait vous perdre, je ne me ſuis échape un moment que pour prévenir ſes deſſeins funeſtes. Grand Dieu! moi ne vous avoir pas écrit!

LINDANE.

Non.

LORD MURRAI.

Elle a, je le vois bien, intercepté mes lettres; ſa méchanceté augmente encor, s'il ſe peut, ma tendreſſe: qu'elle rapelle

la

la vôtre. Ah! cruelle, pourquoi m'avez-vous caché vôtre nom illuſtre, & l'état malheureux où vous êtes, ſi peu fait pour ce grand nom?

LINDANE.

Qui vous l'a dit?

LORD MURRAI (*montrant Polly.*)

Elle-même, vôtre confidente.

LINDANE.

Quoi! tu m'as trahie?

POLLY.

Vous vous trahiſſiez vous-meme; je vous ai ſervie.

LINDANE.

Eh bien! vous me connaiſſez; vous ſçavez quelle haine a toujours diviſé nos deux maiſons; vôtre père a fait condamner le mien à la mort; il m'a réduit à cet état que j'ai voulu vous cacher; & vous ſon fils! vous! vous oſez m'aimer!

LORD MURRAI.

Je vous adore, & je le dois; mon cœur, ma fortune, mon ſang eſt à vous. Confondons enſemble deux noms ennemis. J'aporte à vos pieds le contract de

nôtre

nôtre mariage; daignez l'honorer de ce nom qui m'eſt ſi cher. Puiſſent les remorts & l'amour du fils reparer les fautes du père!

LINDANE.

Hélas! & il faut que je parte, & que je vous quitte pour jamais.

LORD MURRAI.

Que vous partiez! que vous me quittiez! vous me verrez plutôt expirer à vos pieds-Hélas! daignez-vous m'aimer?

POLLY.

Vous ne partirez point, Mademoiſelle, j'y mettrai bon ordre; vous prenez toûjours des réſolutions déſeſpérées. My-lord, ſecondez-moi bien.

LORD MURRAI.

Eh! qui a pû vous inſpirer le deſſein de me fuir, de rendre tous mes ſoins inutiles?

LINDANE.

Mon père.

LORD MURRAI.

Vôtre père? eh! où eſt-il? que que veut-il? que ne me parlez-vous?

LIN-

LINDANE.

Il eſt ici ; il m'emmène, c'en eſt fait.

LORD MURRAI.

Non, je jure par vous, qu'il ne vous enlévera pas. Il eſt ici, conduiſez-moi à ſes pieds.

LINDANE.

Ah! Mylord, gardez qu'il ne vous voye, il n'eſt venu ici que pour finir ſes malheurs en vous arrachant la vie, & je ne fuiais avec lui que pour détourner cette horrible réſolution.

LORD MURRAI.

La vôtre eſt plus cruelle ; croyez que je ne le crains pas, & que je le ferai rentrer en lui-même. (*en ſe retournant.*) Quoi! on n'eſt pas encor revenu ? Ciel, que le mal ſe fait rapidement! & le bien avec lenteur!

LINDANE.

Le voici qui vient me chercher ; ſi vous m'aimez, ne vous montrez pas à lui, privez-vous de ma vüe, épargnez lui l'horreur de la vôtre. Eloignez-vous du moins pour quelque temps.

LORD MURRAI.

Ah! que c'eſt avec regret! mais vous m'y forcez; je vai rentrer, je vai prendre des armes qui pourront faire tomber les ſiennes de ſes mains.

SCENE IV.

MONROSE, LINDANE.

MONROSE.

ALlons, ma chère fille, ſeul ſoutien, unique conſolation de ma déplorable vie - partons.

LINDANE.

Malheureux père d'une infortunée - je ne vous abandonnerai jamais. Cependant daignez ſouffrir que je reſte encore.

MONROSE.

Quoi! après m'avoir preſſé vous-même de partir, après m'avoir offert de me ſuivre dans les déſerts où nous allons cacher nos diſgraces! avez-vous changé de deſſein? avez-vous retrouvé & perdu en ſi peu de temps le ſentiment de la nature?

LIN-

LINDANE.

Je n'ai point changé - j'en ſuis incapable - je vous ſuivrai - mais encor une fois, attendez quelque temps - accordez cette grace à celle qui vous doit des jours ſi remplis d'orages - ne me refuſez pas des inſtants précieux.

MONROSE.

Ils ſont précieux en effet, & vous les perdez; ſongez-vous que nous ſommes à chaque moment en danger d'être découverts, que vous avez été arrêtée, qu'on me cherche, que vous pouvez voir demain vôtre père périr par le dernier ſupplice?

LINDANE.

Ces mots ſont un coup de foudre pour moi; je n'y réſiſte plus. J'ai honte d'avoir tardé - cependant j'avais quelque eſpoir - n'importe, vous êtes mon père, je vous ſuis. Ah malheureuſe!

SCENE V.

Mr. FRIPORT & FABRICE, *paraiſſent d'un côté, tandis que* MONROSE & ſa fille *parlent de l'autre.*

FRIPORT *à Fabrice.*

SA ſuivante a pourtant remis ſon paquet dans ſa chambre; elles ne partiront point, j'en ſuis bien aiſe: je m'accoutumais à elle: je ne l'aime point, mais elle eſt ſi bien née, que je la voyais partir avec une eſpèce d'inquiétude, que je n'ai jamais ſentie, une eſpèce de trouble-je ne ſçai quoi de fort extraordinaire.

MONROSE *à Friport.*

Adieu, Mr., nous partons le cœur plein de vos bontés; je n'ai jamais connu de ma vie un plus digne homme que vous. Vous me faites pardonner au genre humain.

FRI-

FRIPORT.

Vous partez donc avec cette dame: je n'approuve point cela: vous devriez reſter: il me vient des idées qui vous conviendront peut-être: demeurez.

SCENE VI.

Les Acteurs précédents, le LORD MURRAI *dans le fond, recevant un rouleau de parchemin de la main de ſes gens.*

LORD MURRAI.

AH! je le tiens enfin ce gage de mon bonheur. Soyez beni, o ciel! qui m'avez ſecondé.

FRIPORT.

Quoi! verrai-je toûjours ce maudit Mylord? que cet homme me choque avec ſes graces!

MONROSE (*à ſa fille, tandis que Mylord* Murrai *parle à ſon domeſtique.*)

Quel eſt cet homme, ma fille?

LINDANE.

Mon père, c'eſt.... o ciel! ayez pitié de nous.

FABRICE.

Mr. c'eſt Mylord Murrai, le plus galant homme de la cour, le plus genéreux.

MONROSE.

Murrai! grand Dieu! mon fatal ennemi, qui vient encor inſulter à tant de malheurs! (*il tire ſon épée*) il aura le reſte de ma vie, ou moi la ſienne.

LINDANE.

Que faites-vous? mon père! arrêtez.

MONROSE.

Cruelle fille, eſt-ce ainſi que vous me trahiſſiez?

FABRICE (*ſe jettant au devant de* Monroſe.

Monſieur, point de violence dans ma maiſon, je vous en conjure, vous me perdriez.

FRIPORT.

Pourquoi empêcher des gens de ſe battre quand ils en ont envie? les volontés ſont libres, laiſſez les faire.

LORD MURRAI (*toûjours au fond du théatre, à* Monroſe.)

Vous êtes le père de cette reſpectable perſonne, n'eſt-il pas vrai?

LIN-

LINDANE.

Je me meurs!

MONROSE.

Oui, puiſque tu le ſçais, je ne le déſavoüe pas. Vien, fils cruel d'un père cruel, achève de te baigner dans mon ſang.

FABRICE.

Monſieur, encor une fois....

LORD MURRAI.

Ne l'arrêtez pas, j'ai de quoi le déſarmer. (*il tire ſon épée.*)

LINDANE *entre les bras de* Polly.)

Cruel! .... vous oſeriez!...

LORD MURRAI.

Oui, j'oſe....- Père de la vertueuſe Lindane, je ſuis le fils de vôtre ennemi: (*il jette ſon épée.*) C'eſt ainſi que je me bats contre vous.

FRIPORT.

En voici bien d'une autre!

LORD MURRAI.

Percez mon cœur d'une main, mais de l'autre prenez cet écrit, liſez & connaiſſez-moi. (*il lui donne le rouleau.*)

MON-

MONROSE.

Que vois-je! ma grace! le rétabliſſement de ma maiſon! O ciel! & c'eſt à vous, c'eſt à vous, Murrai, que je dois tout? Ah mon bienfaiteur! ... (*il ſe jette à ſes pieds.*) ôtez-moi plutôt cette vie, pour me punir d'avoir attenté à la vôtre.

LINDANE.

Ah que je ſuis heureuſe! Mon amant eſt digne de moi.

LORD MURRAI.

Embraſſez-moi, mon père.

MONROSE.

Hélas! & comment reconnaître tant de généroſité?

LORD MURRAI (*en montrant* Lindane.)

Voilà ma recompenſe.

MONROSE.

Le père & la fille ſont à vos genoux pour jamais.

FRIPORT (*à Fabrice.*)

Mon ami, je me doutais bien que cette demoiſelle n'était pas faite pour moi; mais après tout, elle eſt tombée en bonnes mains, & cela fait plaiſir.

Fin du cinquième & dernier Acte.

N.° d' invent: ~~69~~ 1 34135